Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Rudyard Kipling

TROIS TROUPIERS

Titre original *Soldiers Three : Soldiers Three*

(1888)

Traduction de Théo Varlet, revue et corrigée par Phil



Table des matières

Avant propos 4
Le deus ex machina 5
L'histoire du soldat Learoyd 19
La grande bordée de la classe 32
Un solide chenapan 47
Avec la grand'garde 62
En fait de simple soldat 86
Jack le Noir 100
À propos de cette édition électronique 128

Récits illustrant certains passages de la vie et des aventures des simples soldats Terence Mulvaney, Stanley Ortheris et John Learoyd.

We be Soldiers Three[1]

Pardonnez-moi, je vous en prie.

---

[1] Nous sommes trois troupiers. (Le second vers est en français dans le texte).

Avant propos[2]

La source papier du présent recueil a été publiée en français en 1926 par les éditions Nelson (Paris, Edinburgh). Les nouvelles qui le composent proviennent d'une série de recueils en langue anglaise, publiés en 1888 et regroupés sous le titre général de Soldiers Three.

Soldiers Three *est une série de trois volumes, le premier présenté ici, est aussi sous-titré* Soldiers Three. *Le troisième est sous-titré* In Black and White *et le deuxième* The Story of the Gadsbys. *Ce dernier est constitué de huit nouvelles reliées entre elles sous forme de dialogue.*

La traduction est de Théo Varlet, cependant, au vu des textes originaux en langue anglaise, plusieurs modifications ont été apportées. Tout d'abord, certains passages qui avaient été coupés à la traduction ont été rajoutés. D'autres, mal articulés ou porteurs de contresens, ont été revus.

Des notes ont également été ajoutées, pour souligner des liaisons avec d'autres nouvelles de Kipling, pour préciser le sens de mots anciens (1920) ou désuets, ou encore pour proposer des termes plus précis (souvent militaires) que ceux utilisés.

---

[2] Cet avant-propos a été écrit par Phil, spécialiste de Rudyard Kipling, webmaster du site http://kiplinginfrench.free.fr, qui a préparé le présent recueil.

Le deus ex machina[3][4]

Quand on tape sur un homme et qu'on vient en aide à une femme, on a bien des chances de ne pas se tromper.

Maximes du soldat Mulvaney.

Les « Inexprimables[5] » offrirent un bal. À cet effet, ils empruntèrent aux artilleurs un canon de sept livres[6], qu'ils enguirlandèrent de lauriers, donnèrent le poli d'un miroir au parquet de la danse, préparèrent un souper comme on n'en a jamais mangé de pareil, et postèrent deux plantons à la porte de la salle pour tenir les plateaux de carnets de bal. Mon ami, le soldat Mulvaney, vu qu'il était l'homme le plus grand du régiment, faisait l'un des plantons. Quand la danse fut bien en train, on délivra les plantons, et le soldat Mulvaney s'en alla conquérir les bonnes grâces du sergent-fourrier chargé des préparatifs du souper. Si ce fut le sergent qui donna ou Mulvaney qui prit, je ne saurais le dire. Je sais seulement qu'à l'heure du souper, je trouvai Mulvaney installé sur le toit de ma voiture, en compagnie du soldat Ortheris, des deux tiers d'un jambon, d'une miche de

---

3 *The God from the Machine.*

4 Expression latine désignant, dans le théâtre grec, un « dieu » qui sort de la scène par le moyen d'une machinerie, pour résoudre un problème dans un drame (un peu à la façon de la cavalerie dans les westerns hollywoodiens).

5 Surnom d'un régiment imaginaire.

6 Un petit canon de campagne de 80 mm, appelé souvent « pièce de sept ».

pain, d'une moitié de foie gras et de deux bouteilles de champagne. Comme je m'approchais je l'entendis qui disait :

– Heureux que les bals soient moins fréquents que les revues de chambrée, ou sinon, par cric et par croc, Ortheris mon gars, je serais la honte du régiment au lieu d'être le plus beau fleuron de sa couronne.

– Et aussi le fléau particulier du colonel, fit Ortheris. Mais qu'est-ce qui te fait maudire ton sort ? Ce pétillant-ci est d'assez bonne drogue.

– De la drogue, espèce de païen pas civilisé ! C'est du champagne que nous buvons là. Ce n'est pas ça qui me dérange. C'est ce machin cubique avec des petits bouts de cuir noir dedans[7]. J'ai bien peur que ça me rende fichtrement malade demain. Qu'est-ce que c'est ?

– Du foie d'oie, dis-je, en grimpant sur le toit de la voiture, car j'estimais plus profitable de rester dehors à causer avec Ortheris que d'aller danser bien des danses.

– Ah ! c'est du foie d'oie ? fit Mulvaney. Vrai, je pense que celui qui l'a fabriqué s'enrichirait à tailler dans le colonel. Quand les jours sont chauds et les nuits froides il porte sous son bras droit un foie énorme. Il fournirait des tonnes et des tonnes de foie. C'est lui-même qui le dit : « Je suis tout foie aujourd'hui », qu'il dit ; et là-dessus il me flanque dix jours de boîte[8], à cause de la boisson la plus inoffensive que jamais bon soldat se soit mise dans le bec.

---

[7] Les truffes dans le foie gras.

[8] C. B. : Confined to Barracks, confiné au baraquement, une punition mineure dans l'armée.

– C’est quand notre ami a prétendu se baigner dans le fossé du fort[9], m’expliqua Ortheris. Il disait qu’il y avait trop de bière pour un homme de bien dans les lavabos de la caserne. Tu as eu de la chance de t’en tirer avec ce que tu as attrapé, Mulvaney.

– Que tu dis ! Mais moi je suis persuadé que le colonel m’a traité fort durement, vu ce que j’ai fait pour des gens comme lui, à une époque où j’ouvrais l’œil beaucoup plus que maintenant. Vingt dieux ! voir le colonel me flanquer au clou de cette manière ! Moi qui ai sauvé la réputation d’un homme qui le valait dix fois ! C’est abominable… et ça révèle une grande scélératesse !

– Abominable ou non, peu importe, dis-je. De qui avez-vous sauvé la réputation ?

– Il est bien regrettable que ce ne fût pas la mienne, mais je me suis donné plus de mal que si ce l’eût été. Ça me ressemblait bien, d’aller me mêler de ce qui ne me regardait pas. Enfin, écoutez ! (Il s’installa commodément sur le dessus de la voiture.) Je vais vous raconter ça. Comme de juste, je ne dirai pas les noms des personnes, car il y en a une qui est à présent la dame d’un officier, et je ne nommerai pas non plus les endroits, car si on sait l’endroit on peut retrouver les gens.

– Ouais ! fit nonchalamment Ortheris, mais il me semble que ça va être une histoire compliquée.

– Au temps jadis, comme disent les livres d’enfants, j’étais une jeune recrue…

– Allons donc, toi ? fit Ortheris. Ça, c’est extraordinaire !

---

9 Dans l'Inde, les fossés des forts étaient généralement comblés ou asséchés en raison des moustiques.

– Ortheris, fit Mulvaney, si tu ouvres encore le bec, je te prends, sauf votre respect, monsieur, par le fond de ta culotte et je te balance.

– Je la ferme, reprit Ortheris. Qu'est-ce qui s'est passé quand tu étais une jeune recrue ?

– J'étais un meilleur jeune soldat que tu ne l'as été ou ne le seras jamais, mais cela n'a pas d'importance. Puis je suis devenu un homme, et le diable d'homme que j'étais il y a quinze ans. On m'appelait en ce temps-là Mulvaney le Daim[10], et pardieu, les femmes avaient l'œil sur moi. C'est positif ! Ortheris, espèce de salaud, pourquoi te tords-tu ? Est-ce que tu ne me crois pas ?

– Je te crois en plein, fit Ortheris ; mais j'ai déjà entendu quelque chose dans ce goût-là.

Agitant la main d'un geste détaché, Mulvaney repoussa l'insinuation et continua :

– Et les officiers du régiment dans lequel j'étais en ce temps-là c'étaient des officiers, *eux* – des hommes supérieurs avec un air à eux, et des manières spéciales comme on n'en fait plus de nos jours – tous sauf un… l'un des capitaines. Mauvais instructeur, la voix faible, la jambe molle – trois signes auxquels on reconnaît un méchant. Inscris ça dans ta mémoire, Ortheris, mon gars.

« Et le colonel du régiment avait une fille – une de ces agnelles bêlantes, une de ces jeunes filles relevez-moi-et-soutenez-moi-ou-je-vais-mourir qui sont faites pour devenir la proie naturelle d'hommes pareils à ce capitaine qui était conti-

---

10 « Buck Mulvaney », ce qui désigne, par analogie avec le jeune mâle dans les hardes de cervidés, un jeune homme ayant l'œil sur les femmes.

nuellement à lui faire la cour, bien que le Colonel répétât souvent à sa fille : « Évite cet animal, ma chérie. » Mais comme il était veuf et qu'elle était sa fille unique, il n'eut jamais le courage de l'écarter du danger.

– Attendez une minute, Mulvaney, dis-je ; comment diantre avez-vous fait pour savoir tout cela ?

– Comment j'ai fait ? reprit Mulvaney avec un grognement de dédain. Parce que je me transforme en un lampadaire de bois pendant la fête de la Reine, et que je regarde droit devant moi, avec un… un… grand délabre à la main pour que vous y posiez vos carnets de bal, est-ce que je ne dois pas voir ni rien comprendre ? Si fait, je me rends compte ! Au haut de mon dos, et dans mes bottes, et dans les cheveux ras de ma nuque, voilà où j'ai des yeux quand je suis de service et que mes yeux officiels sont fixes. Si je sais ! Croyez-en ma parole, monsieur, dans un régiment on sait tout et beaucoup plus encore ; ou sinon à quoi ça servirait-il qu'on ait un sergent de mess et que la femme d'un sergent serve de nourrice au petit du commandant ? Mais je reprends. C'était donc un mauvais instructeur, ce capitaine – un salement mauvais instructeur – et la première fois que je l'ai eu sous les yeux, je me suis dit : « Ah ! ah ! mon bantam de Milice, que je dis, mon coq d'un fumier de Gosport[11] (car c'était de Portsmouth qu'il nous arrivait), voilà une crête à couper, que je dis, et par la permission de Dieu, c'est Térence Mulvaney qui la coupera. »

« Il était donc à tourner autour de la fille du colonel, avec des sourires et des minauderies et des flatteries, et elle, la

[11] Dans l'ordre : *Bantam*, port d'Indonésie d'après lequel on a nommé une race de poules naines en étant exportées. *Milice*, corps militaire de volontaires, assez mal vu de l'armée régulière, et entraîné à *Gosport*, une ville de la banlieue ouest de Portsmouth. Mulvaney sous-entend une manœuvre frauduleuse du capitaine pour entrer dans l'armée régulière.

pauvre innocente, le regardait comme un bœuf de l'intendance regarde le cuisinier de la compagnie. Il avait un vilain petit brin de moustache noire et il tournait chacun des mots qu'il prononçait et s'en gargarisait, comme s'il le trouvait trop sucré pour le cracher. Ouais ! C'était un type sournois et un menteur de nature. Il y en a qui sont nés comme ça. Lui, par exemple. Je le savais dans les dettes jusqu'au cou, à force d'argent emprunté aux indigènes, et je savais aussi un tas d'autres choses que je passe sous silence, par respect pour vous, monsieur. De ce que je savais, le colonel en savait un peu, car il ne voulait pas du capitaine, et *cela* je pense, d'après ce qui est arrivé ensuite, le capitaine le savait.

« Un jour, jour d'ennui mortel, ou sinon ils n'y auraient jamais songé, les officiers du régiment et leurs dames organisèrent une représentation théâtrale d'amateurs. Vous avez vu ça maintes fois, monsieur, et ce n'est pas drôle pour ceux qui y assistent au dernier rang et qui s'agitent dans leurs bottes pour l'honneur du régiment. Je fus désigné pour manœuvrer les décors, hissant par-ci et abaissant par-là. La besogne n'était pas dure, avec des tas de bière et la fille qui habillait les dames des officiers – mais elle est morte à Agra[12] il y a douze ans et j'aurais dû tenir ma langue. On jouait une espèce de pièce appelée *Amoureux*, dont vous avez peut-être entendu parler[13], et la fille du colonel faisait une soubrette. Le capitaine faisait un garçon appelé Balai… Grand Balai[14], c'était son nom dans la pièce. Alors (ça se produisit pendant qu'on jouait) je vis ce que je n'avais pas encore vu, à savoir qu'il n'était pas un honnête

[12] Agra, importante cité (en Uttar Pradesh) où l'on trouve entre autres monuments, le Taj Mahal.

[13] *Sweethearts*, pièce de Sir William Schwenk Gilbert (1836–1911) créée au Prince of Wales's Theatre de Londres le 7 novembre 1874, et publiée en 1878.

[14] *Spread Broom*, dit Mulvaney, mais le nom du personnage est en réalité Spreadbarrow.

homme. Ils étaient beaucoup trop ensemble, tous les deux, à chuchoter derrière les décors que je manœuvrais, et j'entendis quelque chose de ce qu'ils disaient ; car j'étais attaché – attaché comme le lierre – à mon coupage de crête. Il était continuellement à la presser de consentir à un sien projet subreptice, et elle tentait de lui résister, mais elle ne semblait pas d'une volonté bien ferme. Je m'étonne à présent que ces jours-là les oreilles ne m'aient pas poussé d'un mètre à force d'écouter. Mais je regardais droit devant moi, et je hissais ceci et j'abaissais cela, comme c'était mon devoir, et les dames d'officiers se disaient entre elles, me croyant trop loin pour les entendre : « Quel obligeant jeune homme, ce caporal Mulvaney ! » Car j'étais alors caporal. J'ai été cassé par la suite, mais n'importe, j'étais jadis caporal.

« Eh bien, cette histoire d'*Amoureux* se passa comme la plupart des représentations d'amateurs, et sans tenir compte de ce que je soupçonnais, ce fut seulement à la répétition en costumes que je vis avec certitude que tous deux, lui le scélérat et elle pas plus sage qu'il ne faut, ils avaient décidé leur « évasion ».

– Leur quoi ? fis-je.

– É-va-sion ! Ce qu'on appelle un enlèvement. Moi, je dis « évasion », parce que, sauf dans les cas où c'est juste, naturel et convenable, il est mauvais et dégoûtant de voler à un homme sa fille unique qui ne se connaît pas elle-même. Il y avait à l'intendance un sergent qui m'a mis en garde contre les « évasions ». À ce propos, je veux vous conter que…

– Tiens-t'en aux nobles capitaines, Mulvaney, dit Ortheris ; les sergents de l'intendance, c'est vulgaire.

Mulvaney accepta l'amendement, et reprit :

– Or je savais que le colonel n'était pas une bête, pas plus que moi, car on me tenait pour l'homme le plus spirituel du régiment, et le colonel était le meilleur officier supérieur de l'Asie ; donc ce qu'il disait et ce que moi je disais c'était la vérité absolue. Nous savions que le capitaine était mauvais, mais, pour des raisons que j'ai déjà passées sous silence, j'en savais plus que mon colonel. Je lui aurais mis la figure en marmelade à coups de crosse de fusil plutôt que de lui permettre de voler la demoiselle. Les Saints savent qu'il l'aurait épousée, et dans le cas contraire, elle eût été bien en peine, et cela eût fait un scandale du diable. Mais je n'ai jamais frappé mon officier supérieur ni levé la main sur lui, et ce fut un miracle maintenant que je viens à y réfléchir.

– Mulvaney, le jour va se lever, dit Ortheris, et nous ne sommes pas plus avancés qu'au début. Passe-moi ta blague. Il n'y a plus que de la poussière dans la mienne.

Mulvaney lui tendit sa blague, et Ortheris bourra sa pipe à neuf.

– Ainsi donc la répétition en costumes prit fin, et comme j'étais curieux de savoir, je restai en arrière, alors que la manœuvre des décors était terminée et que j'aurais dû être à la caserne, tapi comme une grenouille sous une espèce de villa en peinture. Ils parlaient tout bas, et elle frétillait et haletait comme un poisson qui vient de mordre à l'hameçon. « Êtes-vous sûre d'avoir bien saisi le détail de la manœuvre ? » qu'il lui dit, ou autres mots d'un sens analogue, comme on dit en cour martiale. « Sûre à fond, qu'elle dit ; mais j'ai bien peur que ce ne soit un coup cruel pour mon père. » « Zut pour votre père, qu'il dit, ou du moins c'était ce qu'il pensait, la combinaison est claire comme de l'eau de roche. Après que tout sera fini, Jungi conduira la voiture et vous irez à la gare, tout en douce et à votre aise, à temps pour le train de deux heures, où je serai avec votre four-

niment. » « Tiens ! que je me dis en moi-même, alors il y a une *ayah*[15] dans l'affaire ! »

« Ce sont de rudement mauvais êtres que les *ayahs*. N'ayez jamais affaire à elles. Puis il s'efforça de la calmer, et tous les officiers et leurs dames s'en allèrent, et on éteignit les lumières. Pour vous expliquer la théorie du vol, comme on dit à l'école de Mousqueterie[16], il vous faut savoir qu'après que cette idiotie d'*Amoureux* était finie, il y avait un autre petit bout de pièce appelé *Couples*… un genre ou l'autre de couple. La demoiselle jouait là-dedans, mais pas l'homme. Je soupçonnais qu'il irait à la gare avec le fourniment de la demoiselle à la fin de la première pièce. C'était ce fourniment qui me chiffonnait, car je savais que, pour un capitaine, aller se balader à travers l'Empire avec Dieu sait quel *trousseau* sur le bras était abominable, et peut-être pire que de baisser pavillon, au sujet de ce qu'on dirait après.

– Arrête, Mulvaney. Qu'est-ce qu'un trousseau ? demanda Ortheris.

– Tu n'es pas civilisé, mon gars. Quand une fille se marie, tout son fourniment et sa parure constituent son trousseau, c'est-à-dire sa dot. Et c'est la même chose quand elle décampe, même avec le plus grand scélérat inscrit sur les rôles de l'armée.

« Je fis donc mon plan de campagne. La maison du colonel était à trois bons kilomètres de là. « Dennis, que je dis à mon sergent-major, si vous m'aimez, prêtez-moi votre charrette, car j'ai le cœur brisé et les pieds endoloris de trotter tout le temps pour cette bêtise de représentation. » Et Dennis me la prête, attelée d'un étalon roux bien nourri et piaffant. Quand ils furent tous installés à leurs *Amoureux* pour le premier tableau qui

---

[15] Servante indigène.

[16] Ancien nom de la balistique.

était long, je file dehors et monte dans la charrette. Sainte Mère de Dieu ! je l'ai fait marcher, ce cheval ! et nous sommes entrés dans la cour du colonel comme le diable a traversé Athlone : par sauts continus. Il n'y avait là personne que les domestiques, et je fis le tour jusque sur les arrières où je trouvai l'*ayah* de la demoiselle. »

« – Et toi, effrontée Jézabel noire, que je lui dis ; toi qui vends l'honneur de ta maîtresse pour cinq roupies… emballe tout le fourniment de la demoiselle-sahib et active-toi. Ordre du capitaine-sahib, que je dis. C'est à la gare que nous allons », que je dis. Et là-dessus je me mets le doigt sur le nez et prends la mine du faux pécheur que j'étais.

« – *Bote acchy*[17] », qu'elle dit ; aussi je compris qu'elle était de mèche, et j'accumulai sur cette bufflesse toutes les douces paroles que j'ai jamais apprises au bazar et la priai d'y mettre toute l'activité possible. Tandis qu'elle emballait, je restai dehors et je suais, car on avait besoin de moi pour changer le second tableau. Je vous assure, l'évasion d'une demoiselle comporte autant de bagage que celui d'un régiment en ordre de marche. « Que les saints protègent les ressorts de Dennis, pensai-je, tout en fourrant les affaires dans la carriole, car moi je n'aurai pas pitié d'eux. »

« – Je viens aussi, que dit l'*ayah*.

« – Non, tu ne viens pas, que je dis ; plus tard, *pechy* ! Toi *baito* où tu es. Je viendrai *pechy*, et te rapporterai en même temps *sart*[18], espèce de friponne…

« Mais peu importe comment je l'appelai.

---

[17] Très bien.

[18] *Pechy* : Tantôt ; *baito* : Reste ; *sart* : des friandises.

« Puis je m'en allai à la représentation, et par un don spécial de la Providence les ressorts de Dennis tinrent bon. « Maintenant, quand le capitaine viendra chercher le fourniment, pensai-je, il sera embêté. » À la fin d'*Amoureux* le capitaine file dans sa charrette à la maison du colonel, et je m'assieds en riant sur le perron. À plusieurs reprises je me glissai à l'intérieur pour voir où en était la petite pièce, et, quand elle fut près de finir, je m'avançai dehors au milieu de toutes les voitures et appelai tout haut : « Jungi ! » Là-dessus, une voiture se met en marche ; je fais signe au cocher : « Avance ! » que je dis, et il avance jusqu'au moment où je le jugeai à bonne distance. Alors je lui envoie entre les deux yeux un bon et solide coup de poing : il tombe avec un gargouillement pareil à celui de la pompe à bière de la cantine quand le tonneau baisse. Alors je cours à la charrette, prends tout le fourniment et l'emporte dans la voiture. La sueur me coulait à grosses gouttes sur le visage. « À la maison, que je dis au *saïs*[19] ; tu trouveras tout près d'ici un homme. Il est très malade. Emmène-le, et si tu dis jamais un mot de ce que tu as *dekho*[20] je te *marrow*[21] si bien que ta propre femme ne te *sumjao*[22] pas ! » Alors j'entends un remue-ménage de pieds marquant la fin de la pièce, et je rentre vite pour baisser le rideau. Quand tout le monde sortit, la demoiselle essaya de se cacher derrière l'une des colonnes, et elle dit : « Jungi ! » d'une voix qui n'aurait pas fait peur à un lièvre. Je cours jusqu'à la voiture de Jungi, prends sur le siège une vieille couverture de cheval pouilleuse, j'enveloppe ma tête et le reste de mon corps dedans, et j'amène la voiture jusqu'auprès de la demoiselle.

« – Mademoiselle-sahib, que je dis, faut aller à la gare ? Ordre du capitaine-sahib.

---

[19] Groom.

[20] Vu.

[21] Rosse.

[22] Reconnaîtra.

« Et sans broncher elle saute dedans parmi son propre fourniment.

« Je démarrai et la conduisis à toute vapeur jusque chez le colonel avant le retour dudit colonel ; elle poussa des cris à me faire croire qu'elle allait s'évanouir. Arrive l'*ayah*, disant toutes sortes de choses comme quoi le capitaine était venu pour chercher le fourniment et qu'il était parti à la gare.

« – Enlève le bagage, espèce de diablesse, ou je t'assassine !

« Les lanternes des carrioles ramenant les gens de la représentation apparaissaient au bout de l'esplanade, et je ne vous dis que ça, la manière dont les deux femmes travaillaient aux paquets et aux malles était un phénomène. Je mourais d'envie de les aider, mais vu que je ne voulais pas être reconnu, je restai enveloppé de ma couverture, à tousser, et remerciai les saints qu'il n'y avait pas de lune cette nuit-là.

« Quand on eut reporté le tout dans la maison, je filai sans demander de *bakchich*[23], éteignis mes lanternes et menai un train d'enfer dans la direction opposée à celle des autres voitures. Tout à coup je vois un homme, un noir, vautré sur la route. Je saute à bas avant d'arriver à lui, car je soupçonnais la Providence d'être avec moi toute cette nuit-là. C'était Jungi, avec le nez en compote, et que son mauvais état rendait muet à souhait. Le serviteur de Dennis l'avait sans doute jeté à bas de la carriole. Quand il revint à lui, « chut ! » que je lui dis, mais il se mit à brailler.

« – Espèce de tas d'ordures, que je lui dis, est-ce donc de cette façon que tu conduis ton *gharri*[24] ? Cette *tikka*[25] n'a cessé

[23] Pourboire.

[24] Voiture.

[25] Guimbarde.

de trotter en long et en large par ce sacré pays durant toute cette sacrée nuit, et tu as *mut-walla*[26] telle la truie de David. Allons, debout, porc ! que je dis, en haussant le ton, car j'entendais les roues d'une charrette s'approcher dans l'obscurité ; relève-toi et allume tes lanternes, ou on va te rentrer dedans !

« Cela se passait sur la route de la gare.

« – Qui diable est cet homme ? fit dans l'obscurité la voix du capitaine, et je pouvais entendre qu'il écumait de rage.

« – Le cocher de ce *gharri*-ci qui est ivre, monsieur, que je dis. J'ai trouvé d'abord son *gharri* errant parmi la garnison, et maintenant c'est lui que j'ai trouvé.

« – Oh ! fit le capitaine ; comment s'appelle-t-il ?

« Je me penchai et fis semblant d'écouter.

« – Il dit qu'il s'appelle Jungi, monsieur, que je dis.

« – Tenez mon cheval, dit le capitaine à son ordonnance.

« Et là-dessus il saute à terre, cravache au poing, et tombe sur Jungi, entièrement fou de rage et jurant comme un forban qu'il était.

« Je crus, au bout d'un moment, qu'il allait tuer l'homme, aussi je lui dis :

« – Arrêtez, monsieur, ou vous allez l'assommer !

« Cela attira sur moi toute sa fougue, et il me maudit en long et en large. Je restai au garde-à-vous et saluai.

---

[26] Vagabondé.

« – Monsieur, que je dis, si chacun dans ce monde recevait ce qu'il mérite, je pense qu'il y en aurait plus d'un mis en marmelade pour l'histoire de cette nuit… laquelle n'a pas réussi du tout, comme vous le voyez, monsieur.

« Ça y est ! que je pense en moi-même. Térence Mulvaney, tu viens de te couper la gorge, car il va te frapper, et toi tu vas taper dessus pour le bien de son âme et pour ton malheur éternel ! »

« Mais le capitaine ne prononça pas un mot. Il ravala sa colère, puis monta dans sa charrette sans me dire bonsoir, et je m'en retournai à la caserne.

– Et alors ? fîmes-nous ensemble, Ortheris et moi.

– Ce fut tout, répondit Mulvaney ; je n'ai jamais plus entendu rien dire de l'affaire. Tout ce que je sais, c'est que l'évasion n'eut pas lieu, et c'était tout ce que je demandais. Mais, je vous pose la question, monsieur, est-ce qu'un homme qui s'est conduit comme moi ne mérite pas autre chose que dix jours de salle de police ?

– Eh ! tout de même, dit Ortheris, ce n'était pas la fille de *ce* colonel-ci, et tu étais bougrement mûr quand tu as prétendu te baigner dans les fossés du fort.

– Ça, dit Mulvaney en finissant le champagne, c'est une remarque incongrue et superfétatoire.

L’histoire du soldat Learoyd[27]

Et il raconta une histoire.

Chroniques du Bouddha Gautama.

Loin des atteintes des officiers de compagnie qui vous harcèlent de revues de paquetage, loin des sergents au nez fin qui reniflent la pipe fourrée dans le rouleau de literie, à trois kilomètres du tumulte des baraquements, se trouve la Trappe. C’est un vieux puits à sec, ombragé par un *pipal*[28] tordu, et entouré d’herbe haute. Là, au bon vieux temps, le soldat Ortheris avait établi son magasin et sa ménagerie pour ceux-là de ses biens, morts ou vifs, qu’il ne pouvait décemment introduire dans sa chambrée de la caserne. Là, pêle-mêle avec des poules de Houdan[29], étaient rassemblés des fox-terriers au *pedigree* indubitable mais d’un droit de propriété plus que douteux, car Ortheris était un braconnier invétéré et le plus notoire parmi un régiment composé d’experts chapardeurs de chiens.

Jamais plus ils ne reviendront, ces longs soirs indolents où Ortheris, sifflotant en sourdine, circulait à l’instar d’un vétérinaire parmi les victimes de sa ruse internées au fond du puits ; alors que Learoyd, assis dans la niche, lui donnait de sages con-

---

27 *Private Learoyd’s Story.* À noter que la nouvelle originale est écrite en grande partie dans une sorte d'argot militaire anglais, ce qui n'est pas rendu dans la traduction française.

28 Du sanskrit *pipala*, grand figuier d'Inde (*Ficus religiosa*) qui occupe souvent une place importante dans un village ou aux abords d'un temple.

29 De Houdan, ville de Seine-et-Oise. Variété française de poule.

seils sur la manière de traiter les « klebs[30] » et que Mulvaney, perché dans l'enfourchure du *pipal* et agitant ses énormes bottes en guise de bénédiction par-dessus nos têtes, nous charmait par ses récits d'amour et de guerre, et par ses curieux souvenirs des cités et des hommes.

Ortheris… vous qui êtes enfin au port dans la « petite boutique d'oiseaux empaillés » vers laquelle soupirait votre cœur ; et vous, Learoyd… retourné dans le nord fumeux aux enceintes de pierre, parmi le fracas des métiers à tisser de Bradford ; et vous, Mulvaney… grisonnant, tendre et très prudent Ulysse qui suez sur les terrassements d'une ligne de l'Inde centrale… jugez si j'ai oublié nos jours d'autrefois passés dans la Trappe !

* * *

Ortheris, qui croit toujours en savoir plus que les autres, prétendait que ce n'était pas une vraie dame, mais une vulgaire Eurasienne[31]. Je ne nierai pas que sa couleur était quelque peu foncée. Mais elle roulait voiture, et avec de bons chevaux encore, et elle avait des cheveux si pommadés qu'on pouvait se mirer dedans, et elle portait des bagues de diamants et une chaîne en or, et des habits de soie et de satin qui devaient coûter bon, car il n'est pas de boutique au rabais qui en tienne assez d'un modèle pour suffire à une personne comme elle. Elle s'appelait Mme de Souza, et quand je fis sa connaissance ce fut grâce à Rip, le chien de notre colonelle.

J'ai vu des quantités de chiens, mais Rip était le plus joli spécimen de fox-terrier que j'aie jamais eu sous les yeux. Il ne lui manquait que la parole, et la dame du colonel en faisait plus de cas que si c'eût été un chrétien. Elle avait des enfants à elle, mais ils étaient en Angleterre, et elle dépensait sur Rip toutes

---

30 *Tykes* dans la version originale, *chien* en patois du Yorkshire.

31 Eurasien : métis d'Européen et d'Asiatique.

les gâteries et les mignardises qui revenaient de bon droit à un enfant.

Mais Rip tenait un peu du vagabond : il avait l'habitude comme qui dirait de sauter le mur de la caserne, et il se baladait partout comme s'il eût été le chef des cantonnements venu en tournée d'inspection. Le colonel le cingla une fois ou deux, mais Rip s'en moquait, et il continuait de faire ses tours, en agitant sa queue comme pour signaler au monde entier qu'il n'allait « pas mal, merci, et vous-même ? » Et alors le colonel, qui ne savait pas se conduire avec les chiens, s'avise de l'attacher. Un chien vraiment épatant, et il n'y a pas à s'étonner que cette dame, Mme de Souza, se soit éprise de lui. Dans les dix commandements il y en a un qui dit : « Tu ne convoiteras pas le bœuf ni l'âne de ton prochain » ; mais il n'est pas question des fox-terriers, et il se peut que ce soit la raison pourquoi Mme de Souza convoita Rip, quoiqu'elle allât régulièrement à l'église avec son mari, qui était encore plus foncé qu'elle, tellement que, s'il n'avait pas eu un si bel habit sur le dos, on l'aurait qualifié de noir sans pour cela dire un mensonge. On racontait qu'il avait gagné ses pépètes dans le jute[32] et ça lui en avait rapporté rudement.

Or, voyez-vous, une fois Rip attaché, la santé de ce pauvre vieux frère commença de ne plus être fameuse. Aussi, comme j'avais le renom de m'y connaître en fait de chiens, la dame du colonel m'envoie chercher et me demande quelle est sa maladie.

– Eh bien, que je dis, il a attrapé le cafard, et ce qu'il lui faut c'est sa liberté et de la compagnie comme à nous tous ; il se pourrait bien que ça le ranimerait d'attraper quelques rats. C'est vulgaire, madame, que je dis, d'attraper des rats, mais c'est dans le tempérament des chiens, et aussi de s'offrir un tour et de ren-

---

[32] Plantes fibreuses du genre *Corchorus*, *C. capsularis* et *C. olitorius*, servant à fabriquer de la toile de sac, des tissus d'ameublement, etc.

contrer quelques autres chiens pour passer le temps à causer et boxer un peu comme un chrétien avec les camarades.

Mais elle se récrie que son chien à elle ne doit jamais se battre et que les chrétiens non plus ne se battent pas.

– Alors, à quoi servent les militaires ? que je lui dis.

Et je lui explique les qualités opposées des chiens, ce qui est une des choses les plus curieuses qui soient, quand on vient à y réfléchir. Car ils apprennent à se conduire comme des gentlemen de naissance, faits pour la meilleure compagnie... on m'a prétendu que la Veuve[33] elle-même raffole des bons chiens et qu'elle les reconnaît quand elle les voit aussi bien que n'importe qui ; puis d'autre part ils courent après les chats et se mêlent à toutes sortes d'infâmes bagarres des rues, et tuent des rats, et se battent comme des diables.

La dame du colonel me répond :

– Eh bien, Learoyd, je ne suis pas de votre avis, mais dans un sens vous avez raison, et j'aimerais que vous emmeniez promener Rip avec vous de temps en temps, mais il ne faut pas le laisser se battre, ni poursuivre les chats, ni rien faire d'affreux.

Je vous rapporte ses propres paroles.

Ainsi donc Rip et moi nous sortions nous promener le soir, car c'était un chien qui vous faisait honneur, et j'attrapai une quantité de rats avec lesquels nous fîmes un petit concours dans une vieille baignoire à sec par derrière les cantonnements. Il ne lui fallut que peu de temps pour redevenir brillant comme un bouton. Il avait une manière de s'élancer sur ces gros chiens

---

[33] La reine Victoria, qui régna de 1837 à 1901, et devint veuve en 1861.

pariahs jaunes, comme une flèche décochée de l'arc, et bien que son poids fût minime, il vous les attrapait si brusquement qu'ils roulaient comme un jeu de quilles, et quand ils fuyaient il allongeait après eux comme s'il poursuivait des lapins. De même avec les chats quand il pouvait en décider un à courir.

Un soir, lui et moi nous avions passé par-dessus le mur d'un *compound*[34] à la poursuite d'une mangouste qu'il avait levée, et nous étions occupés à fourrager autour d'un buisson épineux, quand tout à coup nous levons les yeux et nous voyons Mme de Souza avec un parasol sur son épaule, et qui nous regardait.

– Oh ! mon Dieu ! qu'elle roucoule, quel joli chien ! Est-ce qu'il voudra bien que je le caresse, monsieur le militaire ?

– Bien sûr, il ne demande pas mieux, madame, que je dis, car il raffole de la compagnie des dames. Viens ici, Rip, viens dire bonjour à la bonne da-dame.

Et Rip, voyant que la mangouste avait filé pour de bon, arrive comme un gentleman qu'il était, pas du tout timide ni emprunté.

– Oh ! que tu es beau… mon joli chien-chien, qu'elle dit, en zézayant et en modulant ses paroles comme savent le faire ces femmes-là. J'aimerais avoir un chien comme toi. Tu es si aimable… si infiniment joli…

Et des tas de choses du même genre, qu'un chien intelligent n'estime peut-être pas du tout, mais qu'il supporte à cause de son éducation.

---

34 Enclos des dépendances d'un *bungalow*, habitation d'Européen dans l'Inde.

Et alors je me mets à le faire sauter par-dessus ma canne, et donner la patte, et faire le mort, et un tas d'autres tours comme les dames en apprennent aux chiens, bien que ça ne me dise pas grand'chose à moi, car c'est rendre ridicule un brave chien que de lui faire faire ces choses-là.

Et en définitive il m'apparaît qu'elle avait fait des yeux doux, comme on dit, à Rip depuis déjà longtemps. Voyez-vous, ses enfants grandissaient, et elle n'avait pas grand'chose à faire, et elle aimait beaucoup les chiens. Ainsi donc elle me demande si j'accepterais de boire quelque chose. Et nous entrons dans un bar où son mari était installé. Ils firent beaucoup de chichis autour du chien et le mari me paya une bouteille de bière et me donna une poignée de cigares. Mais comme je sortais, la bourgeoise me crie :

– Oh ! monsieur le militaire, vous reviendrez encore, n'est-ce pas, et vous amènerez ce joli chien.

Je ne parlai pas de Mme de Souza à la dame du colonel, et quant à Rip, il ne dit rien non plus. Je continue donc de sortir avec lui, et c'était à chaque fois un bon coup à boire et une poignée de bons mégots. Et j'en racontais à la bourgeoise, concernant Rip, beaucoup plus que je n'en savais : d'après moi, il avait obtenu le premier prix à l'exposition canine de Londres, et on l'avait payé trente-trois livres cinq shillings à l'homme qui l'avait élevé ; son propre frère appartenait au prince de Galles, et son *pedigree* n'était pas moins long que celui d'un duc. Et la bourgeoise avalait tout ça et ne se lassait pas de l'admirer. Mais je ne commençai à deviner la vérité que le jour où elle devint tout à fait éprise du chien et se mit à me donner de l'argent. Il peut arriver à tout le monde de donner à un militaire de quoi se payer une pinte, en manière d'amitié, sans qu'il y ait rien de mal fait, mais quand on en arrive à vous glisser dans la main des cinq roupies quasi subrepticement, alors c'est ce que les gens à

perruques[35] appellent prévarication et corruption. Et je le compris mieux encore quand Mme de Souza en vint à parler de la saison froide qui serait bientôt finie, ajoutant qu'elle allait partir de son côté à Munsoorie Pahar et nous du nôtre à Rawalpindi, et qu'elle ne reverrait plus jamais Rip si quelqu'un qu'elle connaissait ne se montrait obligeant pour elle.

Ainsi donc je raconte à Mulvaney et à Ortheris toute l'histoire d'un bout à l'autre en commençant par la fin.

– C'est un vol, ce que veut de toi cette méchante vieille dame, dit l'Irlandais, c'est un crime où elle prétend t'induire, mon ami Learoyd, mais je protégerai ton innocence. Je te sauverai des vœux pernicieux de cette riche vieille, et pour cela j'irai avec toi ce soir et lui parlerai le langage de la vérité et de l'honnêteté. Mais, Jack, qu'il dit en hochant la tête, je ne te reconnais plus d'avoir accepté pour toi seul tous ces bons coups à boire et tous ces fins cigares tandis qu'Ortheris ici présent et moi nous nous baladions, nos gorges aussi sèches que des fours à chaux, et sans rien à fumer que du gros tabac de cantine. C'est un sale tour à jouer à des copains, car je ne vois pas pourquoi tu irais, toi, Learoyd, te prélasser le derrière dans un fauteuil de satin, comme si Térence Mulvaney n'était pas l'égal de tous les gens qui font le commerce du jute !

– T'occupe pas de moi, interrompt Ortheris, c'est simplement que la vie est ainsi. Ceux qui sont réellement destinés à faire l'ornement de la société n'obtiennent pas de paraître, tandis qu'un sacré type du Yorkshire comme toi…

– Non, que je dis, ce n'est pas d'un sacré type du Yorkshire qu'elle veut, c'est de Rip. C'est lui le héros du jour.

---

35 Juges ou magistrats.

Ainsi donc le lendemain, Mulvaney, Rip et moi, nous allons chez Mme de Souza, et comme l'Irlandais était un inconnu pour elle, elle se trouvait un peu gênée au début. Mais vous savez comment parle Mulvaney et vous croirez sans peine qu'il ensorcela bel et bien la bourgeoise. Elle finit par nous avouer qu'elle voulait emmener Rip avec elle à Munsoorie Pahar[36]. Alors mon Mulvaney change de ton et lui demande d'un air solennel si elle songe aux conséquences, qui seraient de faire envoyer aux îles Andaman[37] deux pauvres mais honnêtes militaires. Mme de Souza commence à pleurer, et Mulvaney revient à sa première manière, et pour l'apaiser il reconnaît que Rip serait beaucoup mieux là-bas dans la montagne que dans la plaine du Bengale, et que c'est malheureux qu'il ne puisse aller là où il serait tellement dorloté. Et il continue ainsi, soutenant la bourgeoise, la bourrant et la travaillant tant et si bien qu'elle se persuade que la vie n'aurait plus de prix pour elle si elle n'avait pas le chien. Puis tout à coup il lui dit :

– Mais vous *allez* l'avoir, madame, car j'ai le cœur sensible, et je ne suis pas un flegmatique comme ce type du Yorkshire ; mais cela vous coûtera trois cents roupies[38], pas un sou de moins.

– Ne le croyez pas, madame, que je dis ; la dame du colonel n'accepterait pas de le donner pour cinq cents.

---

[36] Station de montagne, à 2 000 m d'altitude, résidence d'été de la bonne société anglo-indienne.

[37] Les îles Andaman, archipel du golfe du Bengale, dont une partie servit de colonie pénitentiaire de 1858 à 1942 (Harmsworth rapporte la présence de 11 000 prisonniers en 1901).

[38] Une roupie contient seize annas, et vaut (au pair) 2 fr. 25. (Ceci en 1926, année d'édition chez Nelson de cette source papier, soit 1,23 euros de 2005 d'après www.insee.fr)

– Qui t'a dit qu'elle accepterait ? que dit Mulvaney ; il n'est pas question de le lui acheter, mais pour faire plaisir à cette bonne et excellente dame-ci, je ferai ce que je n'ai jamais songé à faire de ma vie : je le volerai !

– Ne dites pas voler, que dit Mme de Souza ; il sera très heureux chez moi. Il arrive souvent que des chiens se perdent, vous le savez, et alors ils s'égarent, et celui-ci m'aime et je l'aime comme je n'ai jamais encore aimé aucun chien, et il faut que je l'aie. Si je le reçois à la dernière minute je pourrai l'emporter à Munsoorie Pahar et personne n'en saura jamais rien.

De temps à autre Mulvaney me lançait un clin d'œil, mais je ne comprenais toujours pas où il voulait en venir. Malgré cela je résolus de suivre son exemple.

– Eh bien, madame, que je dis, je ne croyais pas m'abaisser jusqu'à voler des chiens, mais si mon camarade voit comment on pourrait faire pour obliger une dame comme vous, je ne suis pas homme à rester en arrière, bien que ce soit une vilaine affaire, il me semble, et que trois cents roupies soient une médiocre compensation à la chance de voir ces maudites îles dont parle Mulvaney.

– J'irai jusqu'à trois cent cinquante, que dit Mme de Souza ; faites seulement que j'aie le chien.

Nous nous laissons persuader, et elle prend sur-le-champ mesure à Rip et envoie chez Hamilton[39] commander un collier d'argent en prévision du moment où il serait à elle, ce qui devait arriver le jour de son départ à Munsoorie Pahar.

– Dis donc, Mulvaney, que je dis une fois dehors, tu ne vas tout de même pas lui laisser prendre Rip ?

---

[39] Le plus grand bijoutier de Simla.

– Et tu voudrais tromper l'espoir d'une pauvre vieille femme ? qu'il dit ; elle aura *un* Rip.

– Et où le prendras-tu ? que je dis.

– Learoyd, mon bon, qu'il roucoule, tu es un joli garçon pour ta taille, et un bon copain, mais tu n'as que de la bouillie en fait de cervelle. Est-ce que notre ami Ortheris n'est pas un taxidermiste qui se sert avec un art véritable de ses subtiles mains blanches ? Et qu'est-ce qu'un taxidermiste, sinon un homme qui sait traiter les peaux ? Te rappelles-tu le chien blanc qui appartient au sergent cantinier, qu'on enquiquine… ce chien qui est perdu la moitié du temps et qui grogne l'autre moitié ? Il sera *perdu* pour de bon, cette fois-ci ; et rappelle-toi qu'en forme et en grandeur il est le portrait tout craché de celui du colonel, à part que sa queue est trop longue d'un pouce[40], et qu'il n'a pas du tout la couleur qui distingue le vrai Rip, et que son caractère est celui de son maître, en pire. Mais qu'est-ce que c'est qu'un pouce de trop sur la queue d'un chien ? Et qu'est-ce que c'est pour un artiste comme Ortheris que quelques taches bariolées de noir, de brun et de blanc ? Rien, rien du tout.

Alors nous allons trouver Ortheris, et ce petit homme fin comme une aiguille voit en une minute comment se tirer d'affaire. Et dès le lendemain il se met au travail, et s'exerce à teindre des poils, en commençant par des lapins blancs qu'il avait, et puis il dessine toutes les taches de Rip sur le dos d'un bœuf blanc de l'intendance, de façon à se faire la main et à être sûr de ses tons : le brun se dégradait en noir aussi vrai que nature. Si Rip *avait* un défaut, c'était d'avoir trop de taches ; mais elles étaient étrangement régulières, et, quand il se fut emparé du chien du sergent cantinier, Ortheris s'appliqua à en faire un chef-d'œuvre de première classe. Jamais on n'a vu un chien

---

[40] 2,54 centimètres.

comme celui-là pour le mauvais caractère, et ça ne l'améliora pas quand il fallut lui raccourcir la queue d'un pouce. Mais on peut dire tout ce qu'on veut des Académies Royales[41]. *Je* n'ai jamais vu un tableau de peintre animalier égaler la copie des taches de Rip faite par Ortheris pendant que le tableau lui-même ne cessait de gronder tout le temps et s'efforçait de sauter sur Rip qui posait pour son portrait, sage comme une image.

Ortheris a toujours eu un orgueil de lui-même suffisant pour enlever un ballon, et il était si content de son faux Rip qu'il voulait le porter à Mme de Souza dès avant son départ. Mais Mulvaney et moi nous l'en empêchâmes, sachant que l'ouvrage d'Ortheris, malgré son habileté sans égale, n'était qu'à fleur de peau.

À la fin Mme de Souza fixe le jour de son départ à Munsoorie Pahar. Nous devions lui porter Rip à la gare dans un panier et le lui passer juste au moment où le train s'apprêterait à démarrer, et alors elle nous donnerait les pépètes… comme convenu.

Et ma parole ! Il était grand temps qu'elle partît, car pour maintenir dans le ton exact les poils teints sur le dos du klebs il fallait énormément de peinture, si bien qu'Ortheris dépensa l'affaire de sept roupies six annas chez les meilleurs droguistes de Calcutta.

Et le sergent cantinier cherchait de tous côtés après son chien ; et comme la bête était attachée, son caractère empirait toujours.

C'était dans la soirée que le train partait de la gare d'Howrah. Nous aidons Mme de Souza à monter avec quelque

---

41 The Royal Academy of Art, Piccadilly, London, créée en 1768 pour l'enseignement de la peinture, de la sculpture et des beaux arts.

chose comme soixante colis, et alors nous lui donnons le panier. Ortheris, par fierté de son œuvre, nous avait demandé de le laisser venir avec nous, et il ne put s'empêcher de soulever le couvercle et de montrer le cabot tout roulé en boule.

– Oh ! qu'elle dit la bourgeoise, l'amour ! Comme il a l'air gentil !

Et au même moment voilà l'amour qui gronde et montre les dents, et Mulvaney de rabattre le couvercle et de dire :

– Vous prendrez garde, madame, quand vous le sortirez. Il est déshabitué de voyager en chemin de fer, et il ne manquera pas de réclamer sa vraie maîtresse et son ami Learoyd, aussi vous serez indulgente pour son humeur au début.

Elle nous dit qu'elle ferait tout cela et davantage encore pour le cher et bon Rip, et qu'elle n'ouvrirait pas le panier avant d'être à plusieurs lieues de distance, de crainte que quelqu'un ne le reconnût, et que nous étions de vraiment bons et aimables militaires, oh oui, et elle me remet une liasse de billets, et puis arrivent quelques-uns de ses parents et amis pour lui dire au revoir – ils n'étaient guère plus de soixante-quinze – et nous filons.

Ce que sont devenues les trois cent cinquante roupies ? C'est ce que je serais bien embarrassé de vous dire ; mais elles ont fondu entre nos mains – oui, fondu. Il y eut partage, et partage égal, car Mulvaney disait :

– Soit, c'est Learoyd qui a trouvé le premier Mme de Souza, mais c'est quand même moi qui me suis rappelé en temps voulu le chien du sergent cantinier, et Ortheris a été l'artiste de génie qui tira une œuvre d'art de ce vilain échantillon de mauvais caractère. Mais, par reconnaissance de ne m'être pas laissé induire

au crime par cette méchante vieille femme, j'enverrai quelque chose au Père Victor, pour donner à ses pauvres.

Mais Ortheris et moi, comme lui est Londonien et moi de très loin dans le nord, nous ne voyions pas la chose de la même façon. Nous avions reçu la galette et nous voulions la garder. Et c'est ce que nous fîmes – pour un peu de temps.

Non, non, jamais plus nous n'avons entendu parler de la bourgeoise. Notre régiment s'en fut à Pindi, et le sergent cantinier se procura un autre klebs, en remplacement de celui qui se perdait si régulièrement et qui se perdit finalement pour de bon.

La grande bordée de la classe[42]

Nous rentrons au pays, nous rentrons au pays,
Notre bateau est au rivage
Emballe ton sac à dos,
Car nous ne reviendrons plus jamais.
Oh, ne te chagrine pas pour moi,
Ma bien-aimée Mary-Anne,
Car je t'épouserai quand même avec mes quatre sous,
Puisque je suis de la cla… asse !

Chanson de chambrée.

C'est terrible, ce qui est arrivé ! Mon ami le soldat Mulvaney, qui était retourné au pays sur le *Serapis*[43], son congé terminé, il n'y a pas très longtemps, est revenu dans l'Inde en qualité de civil ! C'est uniquement de la faute de Dinah Shadd[44]. Elle ne pouvait supporter le misérable petit appartement, et son domestique Abdullah lui manquait plus qu'on ne saurait le dire. Le fait est que les Mulvaney étaient restés par ici trop longtemps, et qu'ils avaient perdu le contact de l'Angleterre.

Mulvaney connaissait un entrepreneur sur une de ces nouvelles lignes de l'Inde centrale, et il lui écrivit pour avoir du travail. L'entrepreneur répondit à Mulvaney que si celui-ci pouvait se payer le voyage il lui donnerait, en souvenir d'amitié, une

---

42 *The Big Drunk Draf.*

43 L'un des cinq navires transports de troupes de la Royal Navy affrétés pour le compte du gouvernement de l'Inde – H.M.S. *Crocodile, Euphrates, Jumna, Malabar* et *Serapis*.

44 L'épouse de Mulvaney (voir *Comment Mulvaney épousa Dinah Shadd* dans *Au hasard de la vie*)

équipe de coolies à commander. Le salaire était de soixante-quinze roupies par mois. Dinah Shadd dit à Térence que s'il n'acceptait pas elle lui ferait « une fameuse vie de purgatoire ». En conséquence, les Mulvaney s'en revinrent comme civils, ce qui était une grande et terrible déchéance ; mais Mulvaney s'efforçait de la déguiser, en disant qu'il était « colonel sur la ligne du chemin de fer, et personnage d'importance.

Il m'écrivit, sur une formule de commande d'outils, pour m'inviter à aller lui faire visite, et je me rendis à son bungalow[45], une drôle de petite maisonnette, sur le bord de la voie. Dinah Shadd avait semé partout des pois, et la nature avait répandu toutes sortes de choses vertes alentour du lieu. Je ne vis en Mulvaney d'autre changement que celui du costume, lequel était déplorable, mais sans remède. Il m'apparut debout sur son wagonnet, haranguant les hommes d'équipe, et il tenait les épaules aussi cambrées que jadis, et son gros menton épais était toujours aussi bien rasé.

– Je suis un civil à présent, me dit Mulvaney. Sauriez-vous dire que j'ai jamais été un guerrier ? Ne me répondez pas, monsieur, car vous êtes en train d'hésiter entre un compliment et un mensonge. On ne peut plus tenir Dinah Shadd depuis qu'elle a une maison à elle. Entrez à l'intérieur, vous irez dans le salon boire du thé dans de la porcelaine, et puis nous boirons comme des chrétiens sous cet arbre-ci. Et vous, les nègres, trottez-vous ! Ce sahib est venu pour me voir, et c'est plus qu'il n'en fera jamais pour vous, si vous ne filez pas. Allez-vous-en, et continuez de remuer la terre, vivement, jusqu'au coucher du soleil.

Quand nous fûmes tous trois confortablement installés sous le gros *sisham*[46] devant le *bungalow*, et que le premier feu

---

45 *Bungalow* : maison à l'européenne, dans l'Inde.

46 *Sisham* : de l'hindi *Sisu*, arbre précieux (*Dalbergia Sissoo*) produisant un bois de qualité à usage variés.

des questions et réponses au sujet des soldats Ortheris et Learoyd et des temps et lieux d'autrefois se fut apaisé, Mulvaney me dit, méditatif :

– Oui, c'est superbe qu'il n'y ait pas de revue demain, et pas de crétin de caporal pour vous en dire de son cru. Et malgré tout, je ne sais pas. Il est dur d'être quelque chose qu'on n'a jamais été et qu'on n'a jamais eu l'intention d'être, et d'avoir tout son passé enfermé avec ses papiers. Mais bah ! je deviens gâteux, et c'est la volonté de Dieu qu'un homme ne doit pas servir sa reine à temps et à perpétuité.

Il se servit un nouveau coup de grog, et lâcha un énorme soupir.

– Laissez pousser votre barbe, Mulvaney, lui dis-je, et alors vous ne serez plus troublé par ces idées. Vous serez un civil véritable.

Dinah Shadd m'avait confié dans le salon son désir d'amener Mulvaney à laisser pousser sa barbe. « Ça donne l'air tellement civil », me dit cette pauvre Dinah qui détestait de voir son mari regretter son ancienne existence.

– Dinah Shadd, tu es une honte pour un honnête homme tout rasé, dit Mulvaney, sans me répondre directement. Laisse pousser ta barbe sur ton menton à toi, ma chérie, et ne t'occupe pas de mon rasoir. Il n'y a plus que lui pour me garder du déshonneur. Si je ne me rasais plus je serais tourmenté par une soif abominable ; car rien ne dessèche le gosier autant qu'une grande barbiche de chèvre qui vous pendille sous le menton. Tu voudrais donc que je boive tout le temps, Dinah Shadd ? À ce propos-là, tu me laisses à sec maintenant. Fais-moi voir un peu ce whisky.

On lui passa le whisky et il le rendit, mais Dinah Shadd, qui venait de se montrer tout aussi empressée que son mari à me demander des nouvelles des anciens amis, me navra en me disant :

– J'ai honte pour vous, monsieur, que vous soyez venu jusqu'ici (et pourtant les saints savent que vous êtes aussi bienvenu que le jour quand vous venez !) et que vous mettiez la cervelle à l'envers à Térence avec vos bêtises au sujet… au sujet de ce qu'il vaut beaucoup mieux oublier. Il est civil à présent, et vous n'avez jamais été autre chose. Ne pouvez-vous pas laisser l'armée tranquille ? Cela ne vaut rien pour Térence.

Je cherchai un asile auprès de Mulvaney, car Dinah Shadd avait son petit caractère à elle.

– Ça va… ça va, dit Mulvaney. C'est seulement une fois par hasard que je peux parler de l'ancien temps.

Puis, s'adressant à moi :

– Vous dites que Baguettes-de-Tambour se porte bien, et sa dame aussi. Je ne me suis jamais rendu compte à quel point j'aimais ce garçon avant d'être éloigné de lui et de l'Asie. (On avait surnommé Baguettes-de-Tambour le colonel commandant l'ancien régiment de Mulvaney.) Allez-vous le revoir ? Oui ? Bien. Alors dites-lui (et les yeux de Mulvaney se mirent à cligner), dites-lui que le soldat…

– Non, Térence, que *monsieur*, interrompit Dinah Shadd.

– Que le diable et tous ses anges et le firmament céleste emportent ton « monsieur » et le péché de m'avoir fait jurer à cause de toi, Dinah Shadd ! *Soldat*, je vous répète. Que le *soldat* Mulvaney lui présente ses meilleurs respects, et que sans moi

les derniers hommes de la classe seraient encore à se flanquer des peignées sur le chemin de la mer.

Il se carra dans son fauteuil, ricana, et se tut.

– Madame Mulvaney, dis-je, veuillez emporter le whisky et ne lui en donnez plus tant qu'il n'aura pas raconté l'histoire.

Dinah Shadd escamota subtilement la bouteille, tout en disant :

– Ce n'est pas une histoire dont il y ait de quoi être fier.

Pris ainsi entre deux feux, Mulvaney s'exécuta :

– C'était jeudi dernier. Je me baladais sur le talus avec les équipes (j'ai appris aux croquants à se mettre au pas et à cesser de brailler) quand un piqueur accourt vers moi, avec à peu près cinq centimètres de pan de chemise noués autour de son cou, et dans le regard une expression de détresse.

« – Sahib, qu'il me dit, il y a un régiment et demi de soldats là-haut à la bifurcation, qui font les quatre cents coups à tout et à chacun ! Ils ont voulu me pendre avec ma chemise, qu'il dit, et ce ne sera plus que meurtre et pillage et violence dans le pays avant la tombée de la nuit ! Ils disent qu'ils sont venus jusqu'ici pour nous faire grouiller. Qu'allons-nous faire de nos femmes ?

« – Amenez mon wagonnet, que je dis ; j'en ai le cœur qui languit dans ma poitrine, du désir de jeter un coup d'œil sur quelqu'un portant l'uniforme de la reine. Amenez mon wagonnet, et que six hommes des plus gaillards me véhiculent en vitesse.

– Et il a mis son habit des dimanches ! fit Dinah Shadd d'un ton de reproche. C'était pour honorer la Veuve[47]. Je ne pouvais faire moins, Dinah Shadd. Mais avec tes digressions tu interromps le cours de mon récit. As-tu jamais songé à ce dont j'aurais l'air si je me rasais non seulement le menton mais aussi le crâne ? Note ça dans ta mémoire, ma petite Dinah.

« Je remontai la voie dans mon wagonnet l'espace de six milles, à seule fin de jeter un coup d'œil sur ce détachement ! Je savais, moi, que c'étaient des hommes libérés qu'on renvoyait au pays, car il n'y a pas de régiment par ici, ce qui est bien regrettable.

– Remercions-en la sainte Vierge ! murmura Dinah Shadd.

Mais Mulvaney ne l'entendit pas.

– Je me dépêchai tant que je pus. Arrivé à un quart de lieue environ du camp de repos, j'entends le chahut que faisaient les hommes, et, sur mon âme, je reconnais la voix de Peg Barney, qui mugissait comme un bison qui a la colique. Vous vous souvenez de Peg Barney, qui était de la compagnie D, un gringalet roux et poilu avec une cicatrice sur la mâchoire ? Peg Barney, qui l'an dernier a déblayé la réunion anniversaire des Lumières Bleues[48] à coups de balai de cuisine ?

« Je compris alors que c'était la classe du Vieux Régiment[49] ; et j'en eus bien du chagrin pour le gars qui l'avait sous ses ordres. Nous avons toujours été une collection pas commode. Vous ai-je jamais raconté comment Horker Kelley est ailé

---

47 La reine Victoria.

48 Blue Lights, organisation anti-alcoolique, qui travailla avec l'armée à partir de 1860.

49 Le 59ème, qui, amalgamé avec le 30ème est devenu le East Lancashire Regiment.

au bloc, nu comme Phébus Apollon, emportant sous son bras les chemises du caporal et de l'escouade ? Et lui, encore, c'était un homme doux ! Mais je divague. C'est une honte aussi bien pour les régiments que pour l'armée d'envoyer des petits gamins d'officiers pour conduire un détachement de robustes gars affolés par la boisson et par la joie de quitter l'Inde, et sans qu'on puisse jamais donner une punition en cours de route, depuis la garnison jusque sur le quai ! Ça, c'est absurde. Tant que je fais mon temps, je suis sous le coup du code militaire, et à cause de lui on peut me flanquer au clou. Mais quand j'ai fini mon temps, je suis de la réserve, et le code militaire n'a plus de prise sur moi. Un officier ne peut rien faire à un homme libéré, si ce n'est le consigner à la caserne. C'est un règlement sage, car un homme libéré n'a plus la moindre caserne, puisqu'il est en route tout le temps. C'est un règlement de Salomon que celui-là. Je voudrais bien connaître l'individu qui l'a fabriqué. Il est plus facile d'amener des poulains depuis la foire aux chevaux de Kibbereen jusqu'à Galway que de mener un mauvais détachement de libérés sur une distance de dix milles. D'où ce règlement, de crainte que les hommes ne soient molestés par leur petit gamin d'officier. Enfin n'importe. À mesure que mon wagonnet approchait du camp de repos, le sabbat devenait plus farouche, et plus sonore la voix de Peg Barney. « Va bien que je suis ici, que je me dis en moi-même, car à lui tout seul Peg donne du fil à retordre à deux ou trois. » Il était, je le savais bien, plein comme une bourrique.

« Vrai, il était beau à voir, ce camp de repos ! Les cordes des tentes étaient toutes de guingois, et les piquets avaient l'air aussi ivres que les hommes : cinquante qu'ils étaient… les balayures, les rinçures, et les vidures du diable de mon vieux régiment. Je vous le garantis, monsieur, de votre vie entière vous n'avez jamais vu des gens plus saouls qu'eux. Comment un détachement de libérés fait-il pour s'enivrer ? Comment une grenouille fait-elle pour devenir grosse ? Ils absorbent par les pores de leur peau.

« J’avise Peg Barney assis par terre en chemise, un pied chaussé et l’autre nu, qui cognait avec sa botte sur la tête d’un piquet et chantait à réveiller les morts. Mais ce n’était pas une chanson convenable qu’il chantait. C’était la messe du diable.

« – Qu’est-ce que c’est que ça ? demandai-je.

« – Quand un mauvais gars quitte l’armée, il chante la messe du diable pour célébrer son bon débarras ; et cela signifie qu’il blasphème tout le monde depuis le général en chef jusqu’au caporal de chambrée, pis qu’on ne l’a jamais entendu de sa vie. Il y a des hommes qui savent jurer à faire roussir le gazon vert. Avez-vous jamais entendu la Malédiction dans une loge orangiste ? La messe du diable est dix fois pire, et Peg Barney la chantait, tout en cognant avec sa botte sur la tête du piquet pour chaque personne qu’il maudissait. Il avait une voix formidablement puissante, ce Peg Barney, et c’était un rude jureur, même à l’état de sang-froid. Je m’arrêtai devant lui, et ce n’était pas seulement par la vue que je pouvais constater que Peg Barney était plein comme un œuf.

« – Bonjour, Peg, que je lui dis, profitant de ce qu’il reprenait haleine après avoir maudit l’adjudant-général. J’ai mis mon habit des dimanches pour venir te voir, Peg Barney, que je lui dis.

« – Alors, enlève-le donc, que dit Peg Barney en brandissant sa botte ; enlève-le et danse, espèce de sale pékin !

« Là-dessus il commence à maudire le vieux Baguettes-de-Tambour, et il était si plein qu’il en oubliait le major de brigade et le juge-avocat-général.

« – Tu ne me reconnais pas, Peg ? que je dis.

« Mais je sentais mon sang s'échauffer en moi, d'être traité de pékin.

– Et dire que c'est un homme convenable et marié ! se lamenta Dinah Shadd.

– Non, je ne te reconnais pas, que me dit Peg, mais ivre ou non je t'arracherai la peau du dos avec une pelle quand j'aurai fini de chanter.

« – Comment peux-tu dire ça, Peg Barney, que je dis. C'est clair comme du jus de boudin que tu m'as oublié. Je vais t'aider à réveiller tes souvenirs.

« Là-dessus j'étale Peg Barney, botte et tout, et j'entre dans le camp. Quel hideux spectacle !

« – Où est l'officier chef de ce détachement ? que je dis à Scrub Greene, le plus abject petit ver de terre qu'on ait jamais vu marcher sur deux pieds.

« – Il n'y a pas d'officier ici, espèce de vieux cuistot, que dit Scrub ; nous sommes en république, crénom !

« – Ah, vous y êtes ? que je dis ; alors moi je suis le dictateur O'Connell, et voilà pour t'apprendre la politesse et à fermer ta boîte à ordures.

« Là-dessus j'étale Scrub Greene et je m'en vais à la tente de l'officier. C'était un nouveau petit gamin… un que je n'avais pas encore vu. Il était assis dans sa tente, faisant semblant d'ignorer le raffut.

« Je le saluai… mais il s'en était fallu d'un cheveu que je lui donne une poignée de main en entrant. Ce fut l'épée suspendue au mât de la tente qui m'en empêcha.

« – Je ne peux pas vous aider, monsieur ? que je lui dis. C'est un turbin d'homme fait qu'on vous a donné là, et vous aurez besoin d'aide avant le coucher du soleil.

« Il avait du cœur au ventre, ce petit ; et c'était un vrai gentleman.

« – Asseyez-vous, qu'il dit.

« – Pas devant mon chef, que je dis.

« Et je lui expose mes états de service.

« – J'ai entendu parler de vous, qu'il dit. Vous avez pris la ville de Lungtungpen tout nu.

« Vrai, que je pense, voilà bien l'honneur et la gloire » ; car c'est le lieutenant Brazenose qui a fait ce coup-là.

« – Je suis à votre disposition, monsieur, que je dis, si je puis vous servir à quelque chose. On n'aurait jamais dû vous envoyer avec la classe. Sauf votre respect, que je dis, il n'y a que le lieutenant Hackerston de mon vieux régiment qui soit capable de mener une classe libérée.

– Je n'ai jamais encore eu sous mes ordres des hommes comme ceux-ci, qu'il dit, en jouant avec les plumes sur la table ; et je vois que d'après les règlements…

« – Fermez les yeux sur les règlements, monsieur, que je dis, tant que les troupiers ne seront pas en mer. D'après les règlements vous devez les tenir pour la nuit, ou bien ils vont courir sus à mes coolies et mettre le tremblement dans la moitié du pays. Êtes-vous sûr de vos sous-offs, monsieur ?

« – Oui, qu'il dit.

« – Bon, que je dis, ça va barder avant la nuit. Et vous êtes en marche, monsieur ?

« – Jusqu'à la prochaine gare, qu'il dit.

« – Encore mieux, que je dis ; ça va barder dur.

« – On ne peut pas être trop sévère pour une classe libérée, qu'il dit : le grand point est de les mettre à bord.

« – Parole, vous savez déjà la moitié de votre leçon, monsieur, que je dis, mais si vous vous attachez aux règlements vous ne les mettrez jamais à bord, jamais. Ou il ne leur restera plus un lambeau d'équipement à eux tous quand vous y arriverez.

« C'était un brave petit gamin d'officier. Afin de lui remonter le moral, je lui racontai ce que j'avais vu une fois dans une classe libérée, en Égypte.

– Qu'est-ce que c'était, Mulvaney ? interrompis-je.

– Cinquante-sept hommes assis sur la berge d'un canal, à rire d'un pauvre petit officier fait comme un torchon qu'ils avaient forcé à entrer dans le jus et à tirer les effets des bateaux pour leurs Altesses souveraines. Cela rendit mon gamin d'officier fou d'indignation.

« – Vous emballez pas, monsieur, que je dis. Vous n'avez pas encore pris en main votre détachement depuis votre départ de la garnison. Attendez la nuit et ce sera pour vous le moment d'agir. Avec votre permission, monsieur, je vais visiter le camp et parler à mes anciens camarades. Ce n'est pas la peine d'essayer d'arrêter la diablerie à présent.

« Là-dessus je m'en vais parmi le camp et me présente à chaque homme assez de sang-froid pour se souvenir de moi. J'étais quelqu'un dans l'ancien temps, et les gars étaient tous heureux de me voir… à l'exception de Peg Barney, qui avait l'œil comme une tomate depuis cinq jours sur le marché et le nez à l'avenant. Ils arrivèrent de tous côtés pour me serrer la main, et je leur dis que j'étais dans une entreprise particulière, avec un revenu à moi, et un salon qui faisait concurrence à celui de la reine, et avec mes mensonges et mes histoires et toutes mes bêtises je les tins tranquilles de façon ou d'autre, en parcourant le camp. Mais ça allait mal, même alors que j'étais l'ange de la paix.

« Je parlai à mes anciens sous-offs – eux étaient de sang-froid – et à nous tous ensemble nous vînmes à bout de faire rentrer en temps voulu les hommes de la classe dans leurs tentes. Puis le petit gamin d'officier fait sa ronde, aussi honnête et poli que possible.

« – Mauvais gîte, les gars, qu'il dit, mais vous ne pouvez vous attendre à être logés aussi bien qu'à la caserne. Il faut faire contre mauvaise fortune bon cœur. J'ai fermé les yeux aujourd'hui sur beaucoup de vilains tours, mais maintenant je ne veux plus de ça, il faut que ça finisse.

« – Et nous non plus. Viens boire un coup, mon fiston, que lui dit Peg Barney, titubant sur place.

« Mon petit gamin d'officier se contint.

« – Tu es un porc maussade, dis donc, toi, que dit Peg Barney.

« Je vous ai dit que mon petit officier avait du cœur au ventre. Il envoie un droit à Peg Barney tout juste sur l'œil que

j'avais poché à notre première rencontre. Peg alla rouler en travers de la tente.

« – Flanquez-le aux piquets, monsieur, que je dis tout bas.

« – Flanquez-le aux piquets ! que dit tout haut mon petit officier, tout comme si on était à la revue de bataillon et qu'il recevait le mot d'ordre du sergent.

« Les sous-offs vous empoignent mon Peg Barney – il hurlait entre leurs mains, le bougre – et en trois minutes il était amarré dehors… le menton par en bas, serré à bloc… sur son ventre, un piquet de tente à chaque bras et à chaque jambe, jurant à faire pâlir un nègre.

« Je prends un piquet et je l'enfonce dans son vilain mufle.

« – Mords là-dessus, Peg Barney, que je dis. Il va geler, cette nuit, et tu auras besoin de distraction jusqu'au matin. N'étaient les règlements, c'est sur une balle que tu mordrais maintenant dans les triangles[50], Peg Barney, que je dis.

« Tout le détachement était sorti des tentes, pour venir voir mettre Barney aux piquets.

« – C'est contraire aux règlements ! Il l'a frappé ! piaille Scrub Greene, qui a toujours été un raisonneur.

« Et quelques-uns des hommes font chorus avec lui.

« – Mettez cet homme aux piquets ! dit mon petit officier sans perdre son calme.

---

[50] *In the triangles*. Dans le local où l'on donne le fouet aux prisonniers, attachés à un cadre triangulaire.

« Et les sous-offs arrivent et mettent aux piquets Scrub Greene aux côtés de Peg Barney.

« Je voyais que le détachement se rassemblait. Les hommes restaient là sans savoir que faire.

« – Allez à vos tentes ! que dit mon petit officier, Sergent, mettez une sentinelle auprès de ces deux hommes.

« Les hommes rentrèrent dans leurs tentes comme des chacals, et le reste de la nuit se passa sans aucun bruit. On n'entendait que le pas de la sentinelle auprès des deux lascars, et Scrub Greene qui pleurait à chaudes larmes comme un gosse.

« La nuit était glacée, et, vrai, ça calma Peg Barney.

« Juste avant le réveil, voilà mon petit officier qui sort et qui dit :

« – Détachez-moi ces hommes et renvoyez-les à leurs tentes !

« Scrub Greene s'en alla sans dire un mot, mais Peg Barney, raide de froid, se tint comme un mouton, essayant de faire comprendre à son chef qu'il regrettait d'avoir fait l'imbécile.

« Quand le détachement se remit en marche, plus personne ne pipait, et je n'entendis pas l'ombre d'un mot au sujet de l'« illégalité ».

« Je m'approchai du vieux sergent-major et lui dis :

« – Je peux mourir heureux, que je lui dis. J'ai vu un brave aujourd'hui !

« – C’est un brave, que dit le vieux Hother. Le détachement est raide comme un hareng. Ils vont tous descendre jusqu’à la mer comme des agneaux. Ce petit gars a autant de cœur au ventre que toute une garnison de généraux.

« – Amen, que je dis, et que la bonne chance l’accompagne partout où il ira, sur terre et sur mer. Vous me ferez savoir comment le détachement s’en est tiré.

« Et savez-vous comment ils s’en sont tirés ? Ce petit gars, je l’appris par une lettre de Bombay, vous les asticota jusqu’au quai, tant et si bien qu’ils ne savaient plus s’ils avaient leur esprit à eux. Depuis le moment où je les perdis de vue jusqu’à celui où ils furent dans l’entrepont, pas un seul d’entre eux ne fut plus ivre qu’il n’est honnête. Et, par le sacro-saint code militaire, en arrivant à bord ils l’acclamèrent à en perdre la voix, et cela, notez, ce n’est pas arrivé de mémoire d’homme à un détachement de la classe. Faites attention à ce petit gars d’officier. Il a du cœur au ventre. Ce n’est pas le premier gamin venu qui aurait envoyé les règlements au diable et étalé Peg Barney sur un signe d’une vieille carcasse abîmée et délabrée comme moi. Je serais fier de servir sous ses…

– Térence, tu es un civil, glissa Dinah Shadd, en manière d’avertissement.

– Je le suis… c’est entendu. Est-il vraisemblable que je puisse l’oublier ? Mais quand même c’était un fameux petit gars, et je ne suis qu’un remueur de glaise avec une tête sur mes épaules. Le whisky est dans le coffre à côté de vous, monsieur. Si vous le voulez bien, nous allons boire à la santé du Vieux Régiment… trois doigts… debout !

Et nous bûmes.

Un solide chenapan[51]

> Avez-vous vu John Malone, avec son beau chapeau tout neuf ? – L'avez-vous vu marcher ainsi qu'un grand aristocrate ? – Drapeaux et bannières flottaient au vent, et chacun déployait du chic dans l'habillement. – Mais le plus beau de toute la compagnie, c'était maître John Malone.
>
> *John Malone.*

Il venait d'y avoir un splendide combat de chiens dans le ravin par derrière les cibles de tir au fusil, entre *Jock*[52], appartenant à Learoyd, et *Blue-Rot*[53], à Ortheris… l'un et l'autre mâtinés de limiers Rampur[54], qui ne sont pour ainsi dire que côtes et dents. Ce combat avait duré vingt minutes d'une joie délirante, au bout desquelles Blue-Rot s'affaissa, et Ortheris versa trois roupies à Learoyd. Nous avions tous très soif. Les combats de chiens sont des spectacles très altérants, tout indépendamment des cris qu'on y pousse, car les Rampurs se battent sur quasi un hectare de terrain. Plus tard, quand le bruit des bouchons métalliques cliquetant contre les cols des bouteilles de bière se fut apaisé, la conversation dévia des combats de chiens pour passer aux combats humains de toutes sortes. Les humains ressemblent sur certains points au cerf. Tout récit de combat semble éveiller en leurs cœurs une sorte de démon, et ils brament l'un contre l'autre, exactement comme des dix-cors qui se

---

51 *The Solid Muldoon.*

52 Prononciation irlandaise de *Jack*.

53 *Charogne-Bleue.*

54 Lévrier d'Inde, grand chien très puissant.

défient. On constate ce fait même chez des hommes qui se considèrent comme supérieurs à de simples soldats de la ligne : cela démontre l'influence purificatrice de la civilisation et l'avance du progrès.

Un récit en appelait un autre, avec un nouvel accompagnement de bière. Les yeux rêveurs de Learoyd eux-mêmes semblèrent s'illuminer ; il accoucha d'une longue histoire dans laquelle une excursion à la crique de Malham, une fille de Pateley Briggs, un chef d'équipe, lui-même, et une paire de sabots, se mêlaient en un enchevêtrement argotique.

– C'est ainsi que je lui entaillai le crâne depuis le menton jusqu'aux cheveux, et qu'il dut s'aliter pour environ un mois, termina Learoyd pensif.

Mulvaney, qui était allongé sur le sol, parut sortir d'un rêve, et agita ses pieds en l'air.

– Tu es un homme, Learoyd, dit-il d'un ton de critique, mais tu n'as combattu qu'avec des hommes, et c'est là un fait quotidien ; mais moi j'ai résisté à un fantôme, et ça, ce n'était pas un fait quotidien.

– Non ? dit Ortheris, en lui lançant un bouchon. Tu me donneras l'adresse de la maison… avec tes faits. Est-elle plus grande que l'ordinaire ?

– C'est la vérité vraie ! répondit Mulvaney, en allongeant un bras démesuré et attrapant Ortheris par le collet. Qu'en dis-tu à présent, mon gars ? Une autre fois, en croiras-tu la parole du Seigneur qui sort de ma bouche ?

Et il le secoua pour appuyer sa question.

– Eh bien non, ça n'est pas sûr, dit Ortheris qui d'un geste subtil attrapa au vol la pipe de Mulvaney et la tint à bout de bras. Si tu ne me lâches pas je la flanque dans le fossé.

– Brigand de païen ! C'est la seule bouffarde à laquelle j'aie jamais tenu. Ne la brutalise pas, ou c'est toi que je flanque dans le fossé. Si cette pipe venait à casser… Oh ! rendez-la-moi, monsieur !

Ortheris m'avait remis en main le trésor. C'était une pipe en terre d'un culottage absolument parfait, aussi brillante que la bille noire de « poule[55] ». Je la pris avec respect, mais je tins bon.

– Est-ce que vous me raconterez l'histoire de votre combat avec le fantôme, si je vous la rends ? dis-je.

– C'est l'histoire qui vous inquiète ? Bien sûr que je vous la raconterai. Ç'a toujours été mon intention. Mais j'y arrivais à ma manière, comme disait Popp Doggle quand on l'a trouvé en train d'essayer d'introduire la gargousse par la gueule du canon. Ortheris, je lâche tout !

Il laissa aller le petit Londonien, reprit sa pipe, la bourra, et ses yeux pétillèrent. Je ne connais personne qui ait des yeux plus éloquents.

– Vous ai-je jamais dit, commença-t-il, que j'étais jadis un diable d'homme ?

– Tu nous l'a dit, prononça Learoyd avec une gravité puérile qui fit éclater de rire Ortheris, car Mulvaney était sans cesse à nous rabâcher ses hauts mérites de jadis.

---

55 Au billard.

– Vous ai-je jamais dit, continua imperturbablement Mulvaney, que j'étais autrefois plus diable encore que je ne le suis maintenant ?

– Sainte Vierge ! ce n'est pas possible ? fit Ortheris.

– Quand j'étais caporal… on m'a cassé par la suite… mais, je le répète, quand j'étais caporal, j'étais un diable d'homme.

Il resta silencieux près d'une minute, l'œil étincelant, à fouiller dans ses vieux souvenirs. Il mordit le tuyau de sa pipe et se jeta à corps perdu dans son récit.

– Bah ! C'était le beau temps, alors. Me voici vieux à cette heure : ma peau s'en va par lambeaux, les tours de garde m'ont rabattu mon orgueil, et puis je suis un homme marié. Mais j'ai joui de mon temps, et rien ne peut m'en ôter le souvenir ! Ô mon temps passé, où, entre le réveil et l'extinction des feux, je donnais un coup de pied dans chacun des dix commandements, soufflais la mousse de ma chope, m'essuyais la moustache d'un revers de main, et dormais par là-dessus, tranquille comme un petit enfant ! Mais c'est fini… c'est fini, et plus jamais ça ne reviendra pour moi, quand bien même je prierais pendant sept dimanches de suite. Y avait-il quelqu'un dans mon vieux régiment capable de toucher au caporal Térence Mulvaney quand ledit caporal était parti pour la galanterie ? Je ne l'ai jamais rencontré, en tout cas. Toute femme autre qu'une sorcière était digne de mes hommages, dans ce temps-là, et tout homme était mon meilleur ami… ou bien je m'étais mesuré avec lui et je savais lequel de nous deux était le plus fort.

« Quand j'étais caporal, je n'aurais pas changé avec le colonel… non, pas même avec le général en chef. Je voulais être sergent. Il n'y avait rien que je ne voulais pas être. Sainte Mère du Ciel, regardez-moi ! Qu'est-ce que je suis à présent ?

« Nous étions cantonnés dans une grande garnison… ce n'est pas la peine de dire les noms, car cela pourrait donner mauvaise réputation à la caserne… et dans mon idée à moi j'étais empereur du monde, et une ou deux femmes pensaient de même. On ne peut guère le leur reprocher. Nous étions là depuis un an, lorsque Bragin, le sergent-major de la compagnie E, vint à prendre femme. C'était la femme de chambre d'une grande dame de la garnison. Elle est morte maintenant, Annie Bragin… il y a de cela sept… neuf ans, et Bragin est remarié. Mais quand Bragin la présenta à la société du cantonnement, c'était une jolie femme. Elle avait des yeux du même brun que l'aile d'un papillon quand le soleil donne dessus, et une taille pas plus grosse que mon bras, et pour obtenir un baiser de sa gentille petite bouche rose, j'aurais traversé toute l'Asie hérissée de baïonnettes. Et ses cheveux étaient aussi longs que la queue du cheval de bataille du colonel, – excusez ma liberté de citer cette bête et Annie Bragin dans la même phrase, – mais ils étaient tissus d'or et il y eut un temps où j'aurais préféré à des diamants une boucle de ces cheveux-là. Aucune jolie femme, à ma connaissance, et j'en ai rencontré beaucoup, n'était digne de prendre le pas sur Annie Bragin.

« Je la vis pour la première fois à la chapelle catholique, où mes yeux furetaient partout comme d'habitude pour voir ce qu'il y avait à voir. « Toi, tu es trop belle pour Bragin, mon amour, que je me dis en moi-même, mais c'est une erreur que je puis rectifier, ou je ne m'appelle plus Térence Mulvaney. »

« Mais croyez-m'en sur parole, toi Ortheris et toi Learoyd, et ne faites pas comme moi ! Méfiez-vous du quartier des ménages. Il n'en sort jamais rien de bon, et il y a toujours une chance pour qu'on vous trouve la face dans la poussière, et un long piquet planté dans le derrière de votre crâne, et vos mains jouant de la clarinette sur le seuil de la maison d'autrui. C'est ainsi qu'il y a six ans nous avons trouvé O'Hara, qui fut tué par Rafferty, et qui avait marché à la mort avec ses cheveux pom-

madés, en sifflotant *Larry O'Rourke* entre ses dents. Méfiez-vous du quartier des ménages, que je vous dis, et ne faites pas comme moi. C'est malsain, c'est dangereux, et c'est tout ce qu'on voudra de mauvais, mais… ô mon âme, c'est délicieux tant que ça dure !

« J'étais toujours à rôder par là quand Bragin était de service et moi pas, mais sans jamais obtenir d'Annie un mot plus doux que l'ordinaire. « C'est la perversité du sexe », que je me disais en moi-même, et je relevais mon képi un peu plus en casseur et je redressais le torse – j'avais un torse de tambour-major de ce temps-là – et je m'éloignais comme si je m'en moquais, sous les rires de toutes les femmes du quartier des ménages. J'étais persuadé – comme la plupart des gamins, je pense – que je n'avais qu'à lever mon petit doigt pour voir toutes les femmes tomber à mes pieds. J'avais des raisons de le croire… jusqu'au jour où je rencontrai Annie Bragin.

« Il arriva plusieurs fois, quand je trôlais dans le noir, qu'un homme passa à côté de moi sans faire plus de bruit qu'un chat. « C'est bizarre, que je me dis, car je suis, ou devrais être, le seul homme de ces côtés. À quelle diablerie peut bien se livrer Annie ? » Puis je me traite de scélérat pour penser de telles choses ; mais je les pensais tout de même. Et cela, notez bien, c'est le propre de l'homme.

« Un soir je demande à Annie :

« – Madame Bragin, soit dit sans vous offenser, qui est ce caporal (je n'avais pu distinguer sa figure, mais j'avais vu les galons), qui est donc ce caporal qui arrive toujours quand je m'en vais ?

« – Sainte Mère de Dieu ! qu'elle dit, en devenant aussi blanche que mon ceinturon ; vous aussi vous l'avez vu ?

« – Si je l'ai vu ! que je dis ; bien sûr que je l'ai vu. Si vous vouliez que je ne le voie pas (nous étions debout à causer dans le noir, devant la véranda du logement de Bragin) vous auriez bien fait de me dire de fermer les yeux. Si je ne me trompe, le voici qui arrive.

« Et, pas de doute, le caporal s'avançait vers nous, la tête baissée comme s'il avait eu honte de se laisser voir.

« – Bonne nuit, madame Bragin, que je dis, très froidement, ce n'est pas à moi de me mêler de vos amours ; mais vous pourriez arranger certaines choses avec plus de pudeur. Je m'en vais à la cantine, que je dis.

« Je fis demi-tour et m'éloignai, me jurant de donner à cet individu une raclée qui l'empêcherait pour un mois et une semaine de rôder autour du quartier des ménages. Je n'avais pas fait dix pas qu'Annie se pend à mon bras. Elle tremblait de tout son corps.

– Restez avec moi, monsieur Mulvaney, qu'elle dit ; vous êtes en chair et en os, vous, au moins… n'est-ce pas ?

« – Je le suis tout à fait, que je dis, sentant ma colère s'en aller tout d'un coup. Ai-je besoin que vous me le demandiez deux fois, Annie ?

Là-dessus je glissai mon bras autour de sa taille, car, pardieu, je m'imaginais qu'elle s'était rendue à discrétion et qu'elle m'accordait les honneurs de la guerre.

« – Mais vous devenez fou ? qu'elle dit, en se dressant sur la pointe de ses chers petits pieds. Quand votre bouche d'impertinent est encore humide du lait de votre mère ! Lâchez ! qu'elle dit.

« – Vous ne venez pas de me dire à l'instant même que j'étais en chair et en os ? que je dis. Je n'ai pas changé depuis, que je dis.

« Et je laisse mon bras où il était.

« – Gardez vos bras pour vous, qu'elle dit, les yeux étincelants.

« – Sûr, c'est assez naturel à l'homme, que je dis.

« Et je laisse mon bras où il était.

« – Naturel ou pas, qu'elle dit, enlevez votre bras, ou je le dis à Bragin, et il changera l'aspect naturel de votre tête. Pour qui me prenez-vous ? qu'elle dit.

« – Pour une femme, que je dis : la plus jolie de la caserne.

« – Une femme mariée, qu'elle dit : la plus honnête de la ville.

« Là-dessus je laissai retomber mon bras, reculai de deux pas, et saluai, car je voyais qu'elle le pensait comme elle le disait. »

J'interrompis Mulvaney :

– Voilà un savoir précieux. Je connais des gens qui paieraient cher une certitude de ce genre. À quoi pouviez-vous le reconnaître ? demandai-je dans l'intérêt de la science.

– Vous n'avez qu'à regarder la main, dit Mulvaney ; si elle tient sa main fermée, le pouce en travers des doigts, tirez-lui votre révérence. Vous ne feriez que vous rendre ridicule en restant. Mais si elle laisse sa main ouverte sur ses genoux, ou si

vous voyez qu'elle tâche de la serrer et qu'elle ne peut pas… allez-y ! On peut encore la raisonner.

« Eh bien, comme je venais de vous le dire, je reculai, la saluai et fis mine de m'éloigner.

« – Restez avec moi, qu'elle dit. Regardez ! Le voilà qui revient.

« Elle désignait la véranda. Par une suprême audace, le caporal sortait du logement de Bragin.

« – Voilà cinq soirs de suite qu'il fait cela, que me dit Annie Bragin. Oh ! que vais-je devenir ?

« – Il ne recommencera plus, que je dis.

« Je me sentais devenir fou. Garez-vous de l'homme qui a été un peu contrarié en amour, tant que sa fièvre n'est pas tombée. Il s'emporte comme une bête fauve.

« J'allai droit à l'homme de la véranda, décidé, aussi sûr que je suis ici, à lui ôter la vie. Il se glissa au dehors.

« – Qu'est-ce que tu as donc à batifoler par ici, hé, résidu de ruisseau ? que je lui dis poliment, pour le mettre sur ses gardes, car je ne voulais pas le prendre en traître.

« Sans lever le front, il me dit, tout triste et mélancolique, comme s'il pensait que je le plaindrais :

« – Je ne peux pas la trouver, qu'il dit.

« – Ma parole, que je dis, tu as vécu trop longtemps… à venir chercher ainsi dans le logement d'une honnête ménagère !

Lève la tête, espèce de voleur glacé de la Genèse, que je dis, et tu recevras tout ce que tu désires et plus encore !

« Mais il ne la leva pas, et je lui envoyai un direct au-dessus du sourcil, à l'endroit où commencent les poils.

« – Voilà qui te fera ton affaire, que je dis.

« Mais ce fut la mienne, au contraire, que cela faillit faire. Je mis dans ce coup toute la force de mon corps, mais je ne rencontrai absolument rien que le vide, et je faillis me démancher l'épaule. Le caporal n'était plus là, et Annie Bragin, qui nous regardait de la véranda, se met à trépigner et à se comporter comme un poulet auquel le petit tambour est en train de tordre le cou. Je m'en retournai auprès d'elle, car une femme en vie, et surtout une femme comme Annie Bragin, vaut plus que toute une esplanade remplie de spectres. C'était la première fois que je voyais une femme s'évanouir, et je restai là comme un veau assommé, lui demandant si elle était morte, et la priant, pour l'amour de moi et pour l'amour de son mari et pour l'amour de la Vierge, de rouvrir ses chers yeux, et m'injuriant de tous les noms possibles sous la calotte des cieux pour l'avoir poursuivie de mon misérable amour, alors que j'aurais dû la protéger de ce caporal qui avait perdu son matricule.

« Je ne sais plus quelles bêtises je lui débitai, mais je n'étais pas égaré au point de ne pas entendre un pas qui s'approchait sur la poussière, au dehors. C'était Bragin qui rentrait. Je bondis à l'autre bout de la véranda et pris un air de Sainte-Nitouche. Mais Mme Quinn, c'est-à-dire la femme du maréchal des logis chef, avait raconté à Bragin que je tournais autour d'Annie.

« – Je ne suis pas content de vous, monsieur Mulvaney, que me dit Bragin, en débouclant son ceinturon, car il venait d'être de service.

« – Je suis désolé de l'apprendre, que je lui dis, comprenant qu'il savait quelque chose. Et pourquoi ça, sergent ? que je dis.

« – Venez dehors, qu'il dit, et je vous montrerai pourquoi.

« – Je veux bien, que je dis ; mais je ne suis pas encore dégoûté de mes galons et je ne tiens pas à les perdre. Dites-moi d'abord avec qui je vais sortir ?

« C'était un homme intelligent et droit. Il vit où je voulais en venir.

« – Avec le mari d'Annie Bragin, qu'il dit.

« Il aurait dû comprendre que si je lui demandais cette faveur, c'était que je ne lui avais pas fait de tort.

« Nous nous en allâmes par derrière l'arsenal, et là je m'alignai avec lui. Tout ce que je pus faire pendant dix minutes ce fut de l'empêcher de se tuer contre mes poings. Il était fou comme un chien enragé… il écumait littéralement de fureur ; mais il ne me valait pas, ni comme portée, ni comme science, ni pour rien d'autre.

« – Allons, mon brave, voulez-vous entendre raison, à présent ? que je dis quand il commença à s'essouffler.

« – Jamais, tant que j'y verrai, qu'il dit.

« Là-dessus je lui envoie mes deux poings l'un après l'autre, en plein à travers la garde basse qu'il avait apprise étant petit, et ses paupières se rabattirent sur ses joues comme les ailes d'un corbeau malade.

« – Voyons, mon brave, voulez-vous entendre raison à présent ?

« – Jamais, tant que je pourrai parler, qu'il dit en titubant, aveugle comme un soliveau.

« Cela me répugnait, mais je revins sur lui, et lui posai dans le côté de la mâchoire un crochet qui la déplaça d'un demi-pied sur la gauche.

« – Voulez-vous entendre raison, à présent ? que je dis ; si ça continue je vais me fâcher, et je pourrais vous faire du mal.

« – Jamais, tant que je tiendrai debout, qu'il murmure du coin de la bouche.

« J'achevai donc et l'abattis… aveugle, muet et malade, et lui remis du coup la mâchoire en place.

« – Vous êtes un vieil imbécile, maître Bragin, que je dis.

« – Et vous un jeune suborneur, qu'il dit, et vous m'avez brisé le cœur, à vous deux, Annie et vous !

« Alors, sans se relever, il se met à pleurer comme un gosse. Jamais je ne m'étais senti aussi triste. C'est une chose affreuse que de voir pleurer un homme adulte.

« – Je vais vous jurer sur la croix ! que je dis.

« – Je n'ai que faire de vos serments, qu'il dit.

« – Retournez à votre logis, que je dis, et si vous ne croyez pas les vivants, pardieu, vous vous en rapporterez peut-être au mort, que je dis.

« Je le relevai et le ramenai à son logis.

« – Madame Bragin, que je dis, voici quelqu'un que vous pouvez guérir plus vite que moi.

« – Vous m'avez fait honte devant ma femme, qu'il pleurniche.

« – Moi ? que je dis. À voir la mine de Mme Bragin, je pense plutôt que je vais attraper un abatage pire que celui que je vous ai donné.

« Et en effet ! Annie Bragin était éperdue d'indignation. Il n'y eut pas un nom qu'une femme honnête puisse employer qu'elle ne m'adressa pas. Dans la salle des rapports, j'ai déjà vu mon colonel se promener pendant quinze minutes autour de moi tel un ivrogne autour d'un tonneau, parce que je m'étais conduit à la boite comme un fou en rupture de camisole ; mais tout ce que j'ai jamais entendu de plus rude de lui n'était que du petit-lait en comparaison de ce qu'Annie me dégoisa. Et cela, notez bien, c'est le propre des femmes.

« Quand elle s'arrêta faute d'haleine, et tandis qu'elle se penchait sur son mari, je dis :

« – Tout cela est très vrai, et je suis aussi scélérat que vous êtes honnête femme, mais voulez-vous lui raconter le service que je vous ai rendu ?

« Comme je finissais de parler, voici qu'Annie Bragin se met à piailler : le caporal s'approchait de la véranda. La lune était levée et nous distinguions ses traits.

« – Je ne peux pas la trouver, que dit le caporal.

« Et il s'évanouit comme la flamme d'une bougie qu'on souffle.

« – Que les saints nous préservent du mal ! dit Bragin en se signant ; c'est là Flahy du Tyrone.

« – Qui était-ce ? que je dis ; je tiens à le savoir, car il m'a donné pas mal de fil à retordre aujourd'hui.

« Bragin nous raconta l'histoire de Flahy. Trois ans plus tôt, ce caporal avait perdu sa femme du choléra dans ce quartier même, et il en était devenu fou. Il revenait, bien qu'on l'eût enterré, pour chercher après elle.

« – Eh bien, que je dis à Bragin, chaque soir depuis cinq jours, il a filé du purgatoire pour tenir compagnie à Mme Bragin. Vous pouvez dire à Mme Quinn, en la remerciant de ma part, car je sais qu'elle vous a fait des contes et que vous l'avez crue, qu'elle devrait connaître la différence entre un homme et un fantôme. Elle a eu trois maris, que je dis, et vous avez une femme trop bonne pour vous. Malgré cela vous la laissez persécuter par des fantômes et… et toutes sortes de mauvais esprits. On ne m'y reprendra plus désormais à venir causer par politesse avec la femme de quelqu'un. Bonne nuit à tous les deux, que je dis.

« Et là-dessus je m'en allai, après avoir lutté avec femme, homme et diable, le tout en l'espace d'une heure. Par la même occasion je donnai au Père Victor une roupie pour dire une messe pour l'âme de Flahy que j'avais peut-être incommodé en lui flanquant mon poing dans son individu.

– Votre conception de la politesse me paraît un peu large, Mulvaney, lui dis-je.

– C’est votre point de vue, monsieur, dit Mulvaney calmement. Annie Bragin n’avait jamais eu de bontés pour moi. Malgré cela je ne voulais rien laisser derrière moi dont Bragin pût s’emparer pour se fâcher contre elle… alors qu’un simple mot pouvait tout éclaircir. Il n’est rien de tel que de parler franc. – Ortheris, espèce de teigne, fais-moi voir un peu cette bouteille, car j’ai la gorge sèche comme quand je me croyais prêt à obtenir un baiser d’Annie Bragin. Et il y a de cela quatorze ans !… Eah ! Cork est une ville sous le ciel bleu… et les temps ne sont plus… les temps ne sont plus…

Avec la grand'garde[56]

Le jeune uhlan
Écoute bouche bée
Breitmann qui lui raconte des histoires

De combats dans le Sud,
Et qui lui donne des préceptes moraux :
Avant que la bataille éclate,
Adresser au ciel une petite prière
Et s'adjuger un bon grand coup de schnapps.

Chansons de Hans Breitmann.

– Sainte Marie, pleine de grâce, quel diable nous a inspiré l'idée de prendre et de garder ce sinistre pays ? Je vous le demande, monsieur.

Le personnage qui parlait était Mulvaney. Cela se passait à une heure du matin, par une nuit étouffante de juin, à la porte principale du fort Amara, la forteresse de l'Inde la plus lugubre et la moins attrayante. Quant à ma présence en ce lieu et à cette heure, la question regarde seulement Mac Grath le sergent de garde et les hommes du poste.

– Dormir, dit Mulvaney, est un besoin superflu. Cette garde se passera gaiement jusqu'à la relève.

Lui-même était dénudé jusqu'à la ceinture ; sur le bat-flanc voisin, Learoyd ruisselait encore de l'outre d'eau qu'Ortheris, vêtu de son seul pantalon blanc, venait de lui verser sur les

56 *With the Main Guard.*

épaules ; et un quatrième simple soldat, qui dormait la bouche ouverte sous la clarté du grand falot de garde, balbutiait dans son cauchemar. Il faisait une chaleur effroyable sous la voûte de briques.

– La pire nuit dont je me souvienne, dit Mulvaney. Eah ! Est-ce que tout l'enfer est déchaîné, ce coup-ci ?

Une bouffée de vent brûlant s'engouffra, telle une vague marine, par le guichet de la porte, et Ortheris poussa un juron.

– Te sens-tu mieux, Jack ? demanda-t-il à Learoyd. Mets ta tête entre tes genoux. Ce sera passé dans une minute.

– Je m'en fiche. Ou plutôt je voudrais m'en ficher, mais mon cœur fait toc-toc contre mes côtes. Je voudrais mourir ! Oh, laissez-moi mourir ! geignait l'énorme gars du Yorkshire, que la chaleur éprouvait beaucoup, vu sa constitution charnue.

Celui qui dormait sous le falot se réveilla un instant et se souleva sur un coude.

– Meurs donc et que l'enfer te prenne ! dit-il. Je souffre l'enfer et je ne puis mourir !

Sa voix était nouvelle pour moi. Je demandai tout bas :

– Qui est-ce ?

– Un gentleman de naissance, me répondit Mulvaney. Caporal dès la première année, sergent la suivante. Il veut à toute force passer officier, mais il boit comme un poisson. Il sera claqué avant le retour de la saison froide… Comme ça !

Il sortit le pied de sa botte, et de son orteil nu effleura la gâchette de son Martini[57]. Ortheris se méprit à son geste : au même instant le fusil de l'Irlandais volait au loin, et Ortheris se dressait devant lui, le foudroyant d'un regard réprobateur.

– Toi ! fit Ortheris. Mon Dieu, toi ! Si toi tu faisais ça, qu'est-ce que nous ferions, nous ?

– Tiens-toi tranquille, mon petit homme, dit Mulvaney en le repoussant de côté, mais avec une grande douceur ; il ne s'agit pas de moi, et je ne ferai pas ça tant que Dinah Shadd sera là. Je montrais seulement quelque chose.

Learoyd, courbé en deux sur son bat-flanc, geignit et le soldat-gentleman soupira dans son sommeil. Ortheris prit la blague que lui tendait Mulvaney, et pendant un moment nous fumâmes tous les trois en silence, tandis que les lutins de la poussière menaient leur sarabande sur le glacis et balayaient la plaine surchauffée.

– Gazeuse ? fit Ortheris en s'essuyant le front.

– Ne viens pas nous tenter en parlant de boisson, grogna Mulvaney, ou je te fourre dans ta propre culasse et… je fais partir le coup.

Ortheris ricana, et allant à une niche de la véranda, en tira six bouteilles de limonade.

– Où t'es-tu procuré ça, espèce de Machiavel ? demanda Mulvaney. Ce n'est pas de la gazeuse de bazar.

---

57 Fusil Martini-Henry, au canon long de 82 cm, ce qui obligeait celui qui voulait s'en servir contre lui-même d'utiliser son orteil pour presser la détente.

– Comment est-ce que je sais, moi, ce que boivent les officiers ? répondit Ortheris. Demande plutôt à l'homme du mess.

– Un de ces jours, mon gars, tu passeras en conseil de guerre, dit Mulvaney, mais (et il déboucha une bouteille) je ne te dénoncerai pas cette fois-ci. Ce qui est dans le buffet du mess est destiné à la panse, comme on dit, en particulier quand cette nourriture est de la boisson. À notre réussite ! Une sacrée guerre, ou bien une… mais non, nous voici dans la mauvaise saison. La guerre, donc ! (et il brandit l'inoffensive limonade aux quatre points cardinaux). Une sacrée guerre ! Au nord, à l'est, au sud et à l'ouest ! Jack ! espèce de sac à foin de trembleur, viens boire !

Mais Learoyd, mi-affolé par la menace de mort renfermée dans les veines gonflées de son cou, suppliait son Créateur de le frapper de mort, et entre deux prières s'efforçait de mieux respirer. Une seconde fois Ortheris déversa de l'eau sur son corps frissonnant, et le géant se ranima :

– Et je ne me sentais plus capable de continuer à vivre, et je ne voyais plus rien qui valût la peine de vivre. Écoutez, les gars ! Je suis fatigué… fatigué ! Je n'ai plus que de l'eau dans les os. Laissez-moi mourir.

La concavité de la voûte répercuta en un grave grondement le murmure entrecoupé de Learoyd. Mulvaney me regarda d'un air découragé, mais je me souvins que la folie du désespoir s'était autrefois emparée d'Ortheris, en cette après-midi de démesurée lassitude, sur les bords de la Khemi, et qu'il avait été exorcisé par l'expert magicien Mulvaney.

– Parlez, Térence ! dis-je à celui-ci, car sans cela nous allons voir Learoyd se déchaîner, et il sera pire que ne le fut Ortheris. Parlez ! Votre voix agira sur lui.

Ortheris venait à peine de jeter subrepticement tous les fusils du poste sur le lit de Mulvaney, quand l'Irlandais éleva la voix comme s'il continuait une histoire. S'adressant à moi, il dit :

– À la caserne ou dehors, comme vous dites, monsieur, c'est le diable et son train qu'un régiment d'Irlandais. Ce n'est la place d'un jeune homme que s'il sait se servir de ses poings. Oh, c'est la fleur du discrédit qu'un régiment irlandais, et des hommes épatants pour foncer avec rage et disperser tout sur le champ de bataille ! Mon premier régiment était irlandais – tous *fenians*[58] et rebelles jusqu'au fond des moëlles : aussi combattirent-ils pour la Veuve mieux que beaucoup, vu leur esprit contradictoire… et irlandais. C'était le Tyrone[59] noir. Vous avez entendu parler de lui, monsieur ?

Si j'en avais entendu parler ! Je connaissais le Tyrone noir pour le plus exquis ramassis de purs sacripants, voleurs de chiens, dévaliseurs de poulaillers, agresseurs de citoyens inoffensifs, et vaillants héros sur les rôles de l'armée. La moitié de l'Europe et la moitié de l'Asie avaient des raisons de connaître le Tyrone noir… bonne chance soit à son drapeau en haillons, que la gloire a toujours accompagné !

– C'était du vif-argent et du salpêtre, ces gars-là ! Dans mes années de jeunesse, j'avais entamé le crâne de l'un d'eux assez profondément avec mon ceinturon, et après quelques aventures que je passerai sous silence, j'arrivai à mon vieux régiment avec la réputation de quelqu'un qui a des poings et des pieds. Mais, comme j'allais vous le dire tout à l'heure, je rencontrai de nouveau le Tyrone noir un jour où nous avions de lui un besoin tout à fait urgent. Dis-moi, Ortheris mon gars, comment donc s'appelait cet endroit où on a envoyé une compagnie des nôtres

---

58 Membres du *sinn-fein*, association révolutionnaire irlandaise.

59 Nom d'un comté de la province d'Ulster.

et une du Tyrone en haut d'une montagne et de nouveau dans la vallée, pour enseigner aux Pathans quelque chose qu'ils n'avaient encore jamais appris ? Cela se passait après Ghuzni.

– Je ne sais pas comment ces sacrés Pathans appelaient l'endroit. Mais nous l'appelions le théâtre Silver. Tu le sais bien, voyons !

– Le théâtre Silver… oui, c'est ça. Un défilé entre deux montagnes, noir comme une cuve et mince comme la taille d'une fille. Il y avait beaucoup trop de Pathans à notre convenance dans cette gorge, et pardieu, ils s'appelaient soi-disant la réserve – vu leur indiscrétion naturelle ! Je pense qu'en effet nos Écossais avec des flopées de Gourkas étaient en train de rosser quelques régiments pathans. Écossais et Gourkas sont frères, vu qu'ils sont tout pareils et qu'ils s'enivrent ensemble quand il plaît à Dieu. Comme je l'ai déjà dit, on avait envoyé une compagnie de notre Ancien et une du Tyrone pour faire le tour par la montagne et nettoyer la réserve pathane. Comme les officiers étaient rares dans ce temps-là, aussi bien à cause de la dysenterie que parce qu'ils ne se ménageaient pas, on nous avait donné un seul officier pour la compagnie ; mais c'était un bougre qui avait ses jambes d'aplomb et toutes ses dents dans leurs alvéoles.

– Qui était-ce ? demandai-je.

– Le capitaine O'Neil… le vieux Croque… Cruiknabullenn… celui dont je vous ai raconté cette histoire quand il était à Burma[60]. Ah ! c'était un bougre ! Les Tyrone n'avaient qu'un petit gamin d'officier, mais c'était un rude bout d'homme quand il commandait, comme je vais vous le montrer bientôt.

---

[60] Or le plus grand ennemi de Boh Da Thone
Était le capitaine O'Neil du Tyrone noir.

La chanson de Boh Da Thone.
(Note de l'auteur.)

Notre compagnie et la leur arrivèrent sur la crête de la montagne, une de chaque côté de la gorge, et il y avait cette indiscrète réserve qui attendait là-bas dessous comme des rats dans une fosse.

« – Halte, garçons, que dit Croque, qui prenait toujours de nous un soin maternel. Faites rouler sur eux quelques rochers en guise de cartes de visite.

« Nous n'avions pas fait rouler plus de vingt rochers, et les Pathans commençaient à jurer terriblement, quand voilà le petit gamin d'officier des Tyrone qui glapit par-dessus la vallée :

« – Que diable vous prend-il, de gâter le plaisir à mes hommes ? Vous ne voyez donc pas qu'ils vont résister ?

« – Vrai, il a du cran, celui-là ! dit Croque. Laissez les rochers, garçons. Venez donc en bas prendre le thé avec eux !

« – Il n'y a cré nom pas beaucoup de sucre dedans, dit un homme du rang derrière moi.

« Mais Croque l'entendit.

« – Vous n'avez donc pas tous pris vos cuillers ? qu'il dit en riant.

« Et nous dévalons de toute notre vitesse. Learoyd, qui était malade au dépôt, lui, comme de juste, n'était pas là.

– Tu mens ! fit Learoyd en traînant sa couchette plus près. J'ai attrapé ça là, et tu le sais bien, Mulvaney.

Il leva les bras : partant de son aisselle droite, un mince sillon blanc traversait en diagonale le bas de son thorax et se terminait près de la quatrième côte gauche.

– Je perds la mémoire, dit Mulvaney, sans se démonter. Tu étais là. À quoi pensais-je donc ? À autre chose, bien sûr. Alors, Jack, tu te rappelles donc que notre compagnie et celle des Tyrone se rencontrèrent au fond avec un vlan ! et se virent coincées au milieu des Pathans sans plus pouvoir bouger ?

– Ouf ! c'était une sale passe. On me pressait si fort que je pensais, crénom ! que j'allais bel et bien éclater, dit Ortheris, en se frottant l'estomac d'un air pensif.

– Ce n'était certes pas la place d'un petit homme ; mais c'est quand même un petit homme (et Mulvaney posa la main sur l'épaule d'Ortheris) qui m'a sauvé la vie ce jour-là. Nous restions là, car ces fichus Pathans ne reculaient pas d'un cran, et nous fichtre pas davantage, vu que notre rôle était de les déloger de là. Et le plus extraordinaire de tout c'est qu'eux et nous, nous nous étions précipités en plein dans les bras les uns des autres, et qu'on resta longtemps sans tirer. On ne se servait que du couteau et de la baïonnette quand on pouvait avoir les mains libres, et ça n'arrivait pas souvent. Nous étions corps à corps avec eux, et les Tyrone aboyaient derrière nous d'une façon dont je ne vis pas le sens tout d'abord. Mais je le compris plus tard, et les Pathans aussi.

« – Serrez les rangs ! que lance Croque avec un rire quand l'élan de notre arrivée dans la gorge se fut amorti.

« Et il secouait un grand Pathan velu ; mais aucun des deux n'était capable de rien faire à l'autre, malgré leur envie mutuelle.

« – Corps à corps ! qu'il dit, comme les Tyrone nous poussaient en avant de plus en plus.

« – Et pointez ! dit un sergent qui était derrière.

« Je vois une épée effleurer l'oreille de Croque, et le Pathan l'attrapa dans la pomme d'Adam comme un goret à la foire de Froneen.

« – Merci, confrère de la garde intérieure, que dit Croque, froid comme un concombre sans sel. J'avais justement besoin de place.

« Et il s'avança de l'épaisseur d'un corps d'homme, après avoir rabattu le Pathan sous lui. Dans son agonie l'homme mordit la botte de Croque et en emporta le talon.

« – Poussez, les gars ! que dit Croque. Poussez, bougres de soldats de papier ! qu'il dit. Faut-il que je vous tire pour vous faire avancer ?

« Nous poussâmes donc, jouant des pieds et des poings, et jurant, et comme l'herbe était glissante nos talons ne mordaient pas et Dieu aide l'homme du premier rang qui s'abattit ce jour-là !

– Vous êtes-vous déjà trouvé à la porte du parterre du théâtre Victoria, par un soir d'affluence ? interrompit Ortheris. Eh bien ! c'était pire que ça, car ils allaient dans un sens, et nous voulions les en empêcher. En tout cas je n'avais pas grand'chose à dire.

– Vrai, mon fils ; mais tu l'as dit. Aussi longtemps que je le pus, je gardai le petit homme entre mes genoux, mais il piquait çà et là avec sa baïonnette, aveuglément féroce et raide. C'est un diable d'homme, qu'Ortheris dans la mêlée… pas vrai ? lui demanda Mulvaney.

– Une baïonnette ça ne fait pas le jeu, dit le Londonien. Je savais que je ne valais rien alors, mais je leur donnai de mon

bistouri du flanc gauche quand nous eûmes percé. Non ! dit-il, en abattant bruyamment sa main sur le bat-flanc, la baïonnette ne vaut rien pour un petit homme… il pourrait aussi bien, cré nom ! se munir d'une canne à pêche. Je déteste les mêlées à griffes et à crocs ; mais qu'on me donne une culotte un peu usagée et des munitions d'un an de magasin, pour que la poudre embrasse bien la balle, et qu'on me mette quelque part où ne me marchent pas dessus des grands porcs comme toi, et avec l'aide de Dieu je t'enverrai bouler plus de cinq fois sur sept à huit cents mètres. Veux-tu essayer, dis, feignant d'Irlandais ?

– Non, taquin. Je te l'ai vu faire. Mais je dis qu'il n'y a rien de tel que la baïonnette envoyée à bout de bras, avec double torsion si on peut, et ramenée lentement.

– Zut pour la baïonnette, dit Learoyd, qui avait écouté attentivement. Regardez par ici !

Il empoigna un fusil deux centimètres plus bas que la mire d'avant, en le prenant par en dessous, et s'en servit exactement comme on ferait d'un poignard.

– Voyez-vous, dit-il doucement, ça vaut mieux que n'importe quoi, car avec ça on peut aplatir la figure au type, ou bien encore lui casser le bras droit. Ça n'est pas dans les livres, comme juste. Pour moi il n'y a que la crosse.

– Chacun fait à sa mode, c'est comme pour être amoureux, dit tranquillement Mulvaney : crosse, baïonnette ou balle, selon le tempérament de chacun. Eh bien ! comme je vous disais, nous restions là, à nous souffler réciproquement dans la figure et à jurer abondamment. Ortheris maudit la mère qui l'a porté parce qu'il n'était pas de dix centimètres plus grand ; puis il dit :

« – Baisse-toi, gourde, que je puisse en attraper un par-dessus ton épaule.

– Tu vas me broyer le crâne, que je dis, en écartant mon bras ; vas-y plutôt par-dessous mon aisselle, petit sagouin sanguinaire, que je dis, mais ne m'atteins pas ou je t'arrache les oreilles.

– Qu'est-ce que tu lui as servi, au Pathan qui était en face de moi, celui qui profitait pour me taillader de ce que je ne pouvais remuer ni bras ni jambe. C'était-il froid ou chaud ?

– Froid, répondit Ortheris, en haut et au défaut des côtes. Il est tombé à plat. Ça valait mieux pour toi.

– Vrai, mon fils ! Ce coincement dont je parle dura cinq bonnes minutes, et puis nous eûmes les bras libres et nous rentrâmes dedans. Je ne me souviens plus au juste de ce que je fis, mais je ne voulais pas laisser Dinah Shadd veuve au dépôt. Alors, après avoir un peu taillé dans le tas, nous nous arrêtâmes de nouveau. Par derrière, les Tyrone nous traitaient de chiens, de capons et de toutes sortes de noms : nous leur barrions le passage.

« – Qu'est-ce qui leur prend, aux Tyrone ? que je me demande ; ils ont ici de quoi s'offrir un combat des plus honnêtes.

« Mon voisin de derrière me dit tout bas, d'un ton suppliant :

« – Laisse-moi taper sur eux ! Pour l'amour de Marie, fais-moi place à côté de toi, mon grand !

« – Qu'est-ce qui te prend que tu aies si fort envie de te faire tuer ? que je lui dis, sans tourner la tête, car les longs couteaux s'agitaient en face comme le soleil sur la baie de Donegal quand la mer est agitée.

« – Nous avons vu nos morts, qu'il dit en se pressant sur moi ; nos morts qui étaient encore des hommes il y a deux jours ! Et moi qui étais son cousin par le sang je n'ai pas pu emporter Tim Coulan ! Laisse-moi passer, qu'il dit, laisse-moi taper sur eux, ou je te passe au travers du corps !

« – Ma parole, que je me dis, si les Tyrone ont vu leurs morts aujourd'hui, que Dieu secoure les Pathans !

« Et alors je compris pourquoi les Irlandais s'enrageaient de la sorte derrière nous.

« Je fis place à l'homme : il courut en avant, sa baïonnette levée dans le geste du faucheur, enleva du sol un Pathan en attrapant l'animal par son ceinturon, et l'acier se brisa sur la boucle de fermeture.

« – Tim Coulan dormira bien cette nuit, qu'il dit avec un ricanement.

« Et à la même minute il tombait, la tête ouverte en deux, et ricanant par moitiés.

« Les Tyrone poussaient sans cesse de l'avant, et les nôtres les injuriaient, et Croque se démenait en avant de nous tous : son bras qui tenait l'épée manœuvrait comme un levier de pompe et son revolver crachait tel un chat. Mais le bizarre de la chose c'était le silence qui régnait. On eût dit un combat en rêve… excepté pour ceux qui étaient morts.

« Quand j'eus fait place à l'Irlandais, je me sentis exténué et le cœur barbouillé. C'est ma façon d'être, sauf votre respect, monsieur, dans l'action.

« – Laissez-moi aller, les gars, que je dis, en me reculant parmi eux. Je vais me trouver mal !

« Ils n'auraient pas fait place à tout l'enfer cherchant le frais au dehors, mais, parole ! ils me firent place aussitôt. Une fois dégagé je me sentis, sauf votre respect, monsieur, abominablement malade, parce que j'avais bu solidement ce jour-là.

« Bien à l'abri et loin du danger je vis un sergent du Tyrone installé sur le petit gamin d'officier qui avait empêché Croque de faire rouler les rochers. Ah ! c'était un fier petit gars, et les gros jurons noirs se déversaient de sa bouche ingénue comme la rosée matinale d'une rose.

« – Qu'est-ce que vous tenez là ? que je dis au sergent.

« – Un des petits coqs de Sa Majesté, un petit coq aux ergots dressés, qu'il dit. Il va me faire passer en conseil de guerre.

« – Laissez-moi aller ! que disait le petit gamin d'officier. Laissez-moi aller commander mes hommes !

« Il voulait dire par là les Tyrone noirs, qui étaient désormais incapables d'obéir à aucun ordre… quand bien même on eût fait le diable officier sur le champ de bataille.

« – C'est son père qui possède l'élevage de vaches de ma mère à Clonnel, que dit l'homme qui était assis sur lui. Oserais-je reparaître devant sa mère à lui pour raconter à la pauvre femme que je l'ai laissé se détruire ? Restez tranquille, petit bout de dynamite, vous me ferez passer en conseil de guerre plus tard.

« – À la bonne heure, que je dis ; c'est avec des types comme lui qu'on fait des généraux en chef, mais il nous faut d'abord le conserver. Que désirez-vous faire, monsieur ? que je dis très poliment.

« – Tuer ces bougres !… tuer ces bougres ! qu'il glapit.

« Et ses grands yeux bleus débordaient de larmes.

« – Et comment ferez-vous pour ça ? que je lui dis. Vous avez fait tout juste du bruit avec votre revolver comme un enfant qui tire des pétards ; vous ne pouvez faire aucun usage de cette belle grande épée que vous avez là ; et votre main tremble comme l'aspic sur la feuille. Restez tranquille et attendez de grandir, que je lui dis.

« – Retournez à votre compagnie, qu'il me dit, vous êtes un insolent.

« – Chaque chose en son temps, que je dis ; je vais d'abord boire un coup.

« À ce moment précis survient Croque, pâle et livide aux endroits où il n'était pas rouge.

« – De l'eau ! qu'il dit ; je suis mort de soif ! Ah ! en voilà une fameuse journée !

« Il vous boit la moitié d'une outre, et le reste il se le verse sur la poitrine : l'eau siffla positivement sur sa peau velue. Il avise le petit gamin d'officier que maintenait le sergent et demande :

« – Qu'est-ce que c'est que ça ?

« – De la mutinerie, monsieur, que répond le sergent.

« Et le petit officier commence à implorer tristement Croque de le laisser aller ; mais du diable si Croque aurait bronché.

« – Gardez-le là, qu'il dit ; ce n'est pas aujourd'hui de la besogne pour enfants. À propos, qu'il dit, je vous confisque ce joli vaporisateur nickelé que vous avez là, car le mien commence à vomir ignoblement.

« Il avait le pli du pouce tout noirci par le crachement de l'engin. Il prit donc le revolver du petit officier… Vous avez beau me regarder, monsieur, mais, ma parole, « il s'en passe beaucoup plus sur le champ de bataille qu'on n'en met dans les manuels de campagne ! »

– En route, Mulvaney, que me dit Croque ; vous croyez-vous au conseil de guerre ?

« Tous deux nous retournâmes ensemble dans la mêlée. Les Pathans résistaient encore. Mais ils n'étaient plus par trop impertinents, car les Tyrone s'exhortaient l'un l'autre à se souvenir de Tim Coulan.

« Croque s'arrêta en dehors de la bagarre et regarda de tous côtés d'un air inquiet.

« – Qu'est-ce qu'il y a, monsieur ? que je lui dis. Vous cherchez quelque chose ?

« – Où y a-t-il un clairon ? qu'il dit.

« Je m'avançai dans la foule – les nôtres étaient en train de reprendre haleine derrière les Tyrone qui se battaient comme des damnés – et je rencontre bientôt le petit Frehen, notre jeune clairon, qui fourgonnait de son mieux dans le tas avec un fusil et une baïonnette.

« – Ça t'amuse, mon agneau ? On dirait que tu es payé pour ça ? que je lui dis, en l'attrapant par la peau du cou. Allons, laisse ça et occupe-toi de ton devoir, que je dis.

« Mais le gosse n'était pas content.

« – J'en ai attrapé un, qu'il dit, en grimaçant, un gros comme toi, Mulvaney, et bien moitié aussi laid. Laisse-moi en attraper un autre !

« Cette remarque personnelle m'avait déplu ; aussi je fourre le gosse sous mon bras et je le porte à Croque qui regardait comment allait le combat. Croque tire les oreilles au petit à le faire crier, et puis il reste un moment sans rien dire.

« Les Pathans, mal à leur aise, commencèrent à flancher, et nos hommes rugirent.

« – Déployez-vous ! Chargez ! que dit Croque. Souffle, petit, souffle pour l'honneur de l'armée britannique !

« Ce gamin-là souffla comme un ouragan, et nous nous déployâmes, les Tyrone et nous, tandis que les Pathans lâchaient pied. Mais ce qui venait de se passer n'était pour eux qu'embrassades et mamours en comparaison de ce qui les attendait. Quand les ennemis cédèrent, ils se trouvaient refoulés dans une portion élargie de la gorge, et après nous être déployés ce fut un vrai bal que de descendre la vallée en les poussant devant nous. Oh ! c'était charmant, et de tout repos ! Sur les flancs de ce qui restait de nous, les sergents maintenaient le contact et les salves couraient d'un flanc à l'autre et les Pathans tombaient. Nous nous étions déployés sur toute la largeur de la vallée, et quand elle se rétrécit nous nous refermâmes comme les branches d'un éventail de dame, et lorsque, tout au bout de la gorge, ils tentèrent de résister, nous les fauchâmes littéralement, car avec ce travail au couteau nous avions consommé fort peu de munitions.

– J'ai usé trente cartouches en descendant cette vallée, dit Ortheris, et c'était de l'ouvrage de gentleman. Ce bout-là, on aurait pu le faire avec un mouchoir blanc et des chaussettes de soie. Ça m'allait, cette partie-là.

– À un quart de lieue de distance on pouvait entendre hurler les Tyrone, reprit Mulvaney, et leurs sergents avaient toutes les peines du monde à les retenir. Ils étaient fous… mais fous… fous ! Parmi le silence qui retomba quand nous fûmes arrivés en bas de la vallée, Croque s'assied et se couvre la face de ses mains. Pour lors nous redevenions tous conformes à nos tempéraments et à nos caractères, car à ces heures-là, notez, ils ressortent à travers la peau de chacun. Croque se dit à lui-même :

« – Garçons, garçons ! je me demande si nous n'aurions pu engager le combat à longue portée et épargner des braves gens qui me valaient bien.

« Il considéra les morts et se tut.

« Un homme des Tyrone survint, la bouche plus grosse que sa mère ne l'avait jamais embrassée, et crachant le sang comme une baleine. Il s'adressa à Croque :

« – Mon bon capitaine, qu'il dit, deux ou trois gens des stalles, peut-être, ont été incommodés, mais ceux de la galerie ont eu le plaisir de voir jouer un Roscius.

« Je reconnais alors dans cet homme le rat de magasin de Dublin qu'il était… un des gars qui faisaient devenir gris avant l'âge les locataires du théâtre Silver, en arrachant les tripes des banquettes pour les lancer dans le parterre. Je laissai donc passer ce nom que je connaissais quand j'étais dans le Tyrone en garnison à Dublin.

« – Je ne sais pas qui était ton Roscius, que je lui dis tout bas, et je m'en fiche ; mais en tout cas je vais te casser la figure, Tim Kelly.

« – Eah ! qu'il dit l'homme, tu en étais aussi ? Nous appellerons cette vallée le théâtre Silver.

« La moitié des Tyrone, qui avait jadis connu l'établissement, adoptèrent le nom, et voilà comment on a appelé ça le théâtre Silver.

« Le petit gamin d'officier du Tyrone était tout en pleurs et tremblant. Il n'en tenait plus pour le conseil de guerre dont il parlait si haut tout à l'heure.

« – Vous vous en trouverez bien plus tard, que lui dit tout tranquillement Croque, de ce qu'on ne vous a pas autorisé à vous suicider par plaisir.

« – Je suis déshonoré ! que dit le petit gamin d'officier.

« Le sergent qui s'était assis sur sa tête se mit au garde-à-vous et fit le salut militaire, en disant :

« – Mettez-moi aux arrêts, monsieur, si vous voulez, mais, sur mon âme, je recommencerai plutôt que d'aller apprendre votre décès à votre mère.

« Mais l'enfant pleurait toujours, comme si son petit cœur allait éclater.

« Survient alors un autre homme du Tyrone, qui avait encore sur lui le brouillard du combat.

– Le quoi, Mulvaney ?

– Le brouillard du combat. Vous savez, monsieur, que comme d'être amoureux le combat affecte chacun différemment. Ainsi, moi, je ne peux pas m'empêcher d'être fortement malade quand je suis dans l'action. Ortheris, lui, n'arrête pas de jurer du commencement à la fin, et quant à Learoyd, le seul moment où il ouvre la bouche pour chanter c'est quand il abîme leurs têtes à d'autres types ; car c'est un sale combattant que ce Jack. Quant aux bleus, des fois ils pleurent, des fois ils ne savent plus ce qu'ils font, et des fois ils ne voient plus rien que couper des gorges et autres saletés de ce genre ; mais il y a des gens que le combat rend ivres-morts. Cet homme-là en était. Il titubait, ses yeux se fermaient à demi, et on l'entendait souffler de vingt mètres de distance. Il avise le petit gamin d'officier et il s'approche, en se parlant à lui-même d'une voix pâteuse et somnolente.

« – Saignez ce petit louveteau ! qu'il dit ; saignez ce petit louveteau !

« Et là-dessus il jette ses bras en l'air, pirouette sur lui-même et s'abat à nos pieds, mort comme un Pathan. Il ne portait aucune trace de blessure. Il avait le cœur en mauvais état, paraît-il ; mais quand même, c'était drôle à voir.

« Puis nous nous occupons d'enterrer nos morts, car nous ne voulions pas les abandonner aux Pathans, et en marchant au milieu des païens nous faillîmes perdre ce petit officier. Il s'apprêtait à donner à boire à un de ces démons et à l'installer commodément contre un rocher.

« – Prenez garde, monsieur, que je lui dis : un Pathan blessé est pire qu'un bien portant.

« Ma parole, je n'avais pas fini ma phrase que l'homme étendu à terre ajuste le petit officier penché sur lui, et je vis voler le casque. J'abattis ma crosse sur la figure de l'homme et lui

pris son pistolet. Le petit gamin d'officier devint tout pâle : il avait le poil grillé sur la moitié de la tête.

« – Je vous avais prévenu, monsieur ! que je lui dis.

« Après ça, lorsqu'il voulait en secourir un, je tenais le canon appliqué sur l'oreille du Pathan. Ceux-là n'osaient plus rien faire que maudire. Les Tyrone grognaient comme des chiens sur un os qu'on leur a retiré trop tôt, car ils avaient vu leurs morts et ils voulaient tuer tous ceux qui étaient à terre. Croque les avertit qu'il crèverait la peau à quiconque se conduirait mal ; mais étant donné que c'était la toute première fois où les Tyrone voyaient leurs morts, je ne m'étonne pas s'ils étaient à cran. C'est un spectacle ignoble. Quand je les vis pour la première fois, moi, je n'aurais pas donné un quart d'anna de n'importe quel homme au nord du Khaibar… non, pas plus que de n'importe quelle femme, car les femmes arrivaient après l'obscurité… *Auggrh !*

« Eh bien, en fin de compte, nous enterrâmes nos morts et emportâmes nos blessés, et en arrivant sur la crête de la montagne nous vîmes les Écossais et les Gourkhas en train de prendre le thé à pleins seaux avec les Pathans. Nous devions paraître une bande d'ignobles scélérats, car le sang formait enduit avec la poussière, et la sueur avait crevassé l'enduit, et nos baïonnettes nous pendaient entre les jambes comme des « fusils » de bouchers et nous étions pour la plupart marqués d'une façon ou d'une autre.

« Un officier d'état-major, propre comme un flingot neuf, s'amène et dit :

« – Qu'est-ce que c'est que ces nom de Dieu d'épouvantails-là ?

« – Une compagnie du Tyrone noir de Sa Majesté et une du vieux régiment, que dit Croque très calme, et en narguant pour ainsi dire notre visiteur.

« – Oh ! que dit l'officier d'état-major. Et avez-vous délogé cette réserve ?

« – Non ! que dit Croque.

« Et les Tyrone de rire.

« – Alors que diable avez-vous fait ?

« – Nous l'avons anéantie, que dit Croque.

« Et il nous fit avancer ; mais auparavant Toomey, qui était du Tyrone, eut le temps de dire tout haut, d'une voix qui lui sortait quasiment du ventre :

« – Malheur ! qu'est-ce qui lui prend, à ce perroquet sans queue, de boucher le passage à ceux qui le valent bien ?

« L'officier d'état-major en devint bleu, et Toomey le fit passer au rose en prenant une voix de femme qui minaude, pour dire :

« – Viens m'embrasser, joli major, car mon mari est à la guerre et je suis toute seule au dépôt.

« L'officier d'état-major s'éloigna, et je vis au dos de Croque qu'il se tordait.

« Le caporal gronda Toomey.

« – Laisse-moi tranquille, que dit Toomey sans sourciller. J'ai été son garçon d'honneur avant son mariage, et il sait ce que

je veux dire si tu ne le sais pas. Il n'y a rien de tel que de vivre dans la haute société.

« Te rappelles-tu, Ortheris ?

– Je te crois. Toomey ? il est mort à l'hôpital et même c'était la semaine d'après, parce que j'ai acheté la moitié de son fourniment, et je me rappelle qu'alors…

RELÈVE DE LA GARDE !

C'était le moment de la relève : il était quatre heures.

– Je m'en vais attraper quatre crans à cause de vous, monsieur, dit Mulvaney, se revêtant en hâte de son équipement. Venez en haut du fort et nous poursuivrons nos investigations dans l'écurie de Mac Grath.

La garde descendante s'éloigna, contournant le bastion principal pour se rendre au bain de natation, et Learoyd devint presque causeur.

Ortheris jeta un regard dans le fossé et par delà la plaine.

– Ah ! sœur Anne, sœur Anne ! ne vois-tu rien venir ! chantonna-t-il. J'aimerais quand même tuer quelques Pathans, crénom ! avant d'avoir fini mon congé. Guerre ! sacrée guerre ! au nord, à l'est, au sud et à l'ouest.

– Amen, dit gravement Learoyd.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? dit Mulvaney en tiquant sur une chose blanche au pied de la vieille guérite.

Il se baissa pour la toucher.

– C’est Norah !... Norah Mac Taggart ! Hé bien ! Norah ma chérie, qu’est-ce que tu fais hors du lit de ta mère à cette heure ?

L’enfant de deux ans, fillette du sergent Mac Taggart, avait sans doute erré en quête d’un souffle d’air frais jusqu’au bord même du parapet du fossé du fort. Sa minuscule chemise de nuit roulée en tapon autour de son cou, elle vagissait tout en dormant.

– Voyez-la ! dit Mulvaney ; pauvre agneau ! Regardez les boutons de chaleur sur la peau de cette innocente. C’est déjà dur... rudement dur, même pour nous. Qu’est-ce que ça doit être pour ces moucherons-là ? Réveille-toi, Nonie, tu vas mettre ta mère dans tous ses états. Parbleu, elle aurait pu tomber dans le fossé, cette môme !

Il la souleva dans la lumière grandissante et la posa sur son épaule : les boucles blondes effleuraient le mèches grisonnantes de son front. Ortheris et Learoyd suivaient en claquant des doigts, et Norah leur souriait, à moitié endormie. Puis Mulvaney fit danser l’enfant sur son bras, tout en chantant, joyeux comme un rossignol :

Si un jeune homme vient à vous épouser,
Ne lui dites rien de cette escapade :
Que vous avez un jour dormi dans une guérite,
Enveloppée d’une capote de soldat.

– Quoique, ma foi, Nonie, ajouta-t-il sans rire, tu n’avais guère de capote sur toi. Sois tranquille, tu ne t’habilleras plus comme ça dans dix ans... Là, embrasse tes amis et file retrouver ta mère.

Il la déposa tout près du quartier des ménages. Avec la tacite obéissance des enfants de soldats, Nonie se soumit, et avant de trottiner sur le sentier dallé, elle tendit ses lèvres au baiser

des Trois Mousquetaires. Ortheris s'essuya la bouche du revers de la main et poussa un juron sentimental ; Learoyd devint rose, et tous deux s'éloignèrent côte à côte. Le gars du Yorkshire éleva la voix et tonitrua le refrain de la Guérite, tandis qu'Ortheris l'accompagnait en sifflant.

– Crénom, vous revenez donc du caf'conc', vous deux ? leur dit l'artilleur qui mettait sa gargousse en place pour le coup de canon du matin. Vous êtes bien gais, par ces jours maudits.

Prends soin du môme, je t'en prie, dit-il,
Car il est de noble race.

beugla Learoyd.

Les voix s'éteignirent dans la piscine de natation.

– Ah ! Térence, fis-je en interrompant les propos de Mulvaney, quand nous restâmes seuls, on peut dire que vous avez une fameuse platine !

Il me regarda d'un air morne : il avait les yeux renfoncés dans la tête et son visage était blême et tiré.

– Eah ! dit-il, je l'ai en quelque sorte baladé toute la nuit, mais ce qui secourt les autres peut-il nous secourir nous-mêmes ? Je vous le demande, monsieur !

Et par-dessus les remparts du fort Amara, le jour se leva, impitoyable.

En fait de simple soldat…[61]

> Hourra ! hourra ! à moi la vie du soldat ;
> Applaudissez, les gars, applaudissez, car elle nous rend joyeux et libres.
>
> *Le Corps des Refouloirs.*

L'un des exemples les plus singuliers de la fragilité humaine est, au dire de ceux qui y ont assisté, l'explosion d'une crise d'hystérie dans une école de filles. Cela débute à l'improviste, en général par une après-midi brûlante, et parmi les élèves les plus âgées. Une fille se met à rire, d'abord tout bas, mais bientôt le rire fuse et elle cesse de pouvoir le retenir. Alors elle se renverse la tête, lance des « han, han, han » telle une oie sauvage, et les larmes se mêlent aux éclats de rire. À ce moment, si la maîtresse est avisée, elle administre une sévère réprimande, ce qui enraye les choses. Si elle s'attendrit et qu'elle envoie chercher un verre d'eau, il y a beaucoup de chances pour qu'une autre fille rie de la malade et succombe à son tour. Ainsi s'étend la contagion, et il peut arriver pour finir que la moitié d'une classe correspondant à la sixième inférieure des garçons se balance et aboie avec ensemble. Étant donné une semaine de temps chaud, deux majestueuses promenades par jour, un lourd repas de mouton et de riz au milieu de la journée, une certaine proportion de grincherie de la part des maîtresses, et quelques autres ingrédients, il s'ensuit des effets surprenants. C'est du moins ce que disent les gens qui ont assisté à la chose.

61 *In the Matter of a Private.*

Or, la mère supérieure d'un couvent et le colonel d'un régiment d'infanterie britannique se scandaliseraient à bon droit de voir établir une comparaison quelconque entre leurs fonctions respectives. Il n'en est pas moins vrai que, dans certains cas, Tommy[62] pris en masse, peut être amené à l'hystérie effervescente et caractérisée. Il ne pleure pas, à vrai dire, mais il manifeste son détraquement d'une façon indéniable, et les suites de l'accès figurent dans les journaux, et un tas de braves gens incapables de distinguer un Martini d'un Snider[63] s'écrient : « Enlevez-lui donc ses munitions, à ce sauvage-là ! »

Tommy n'est pas un sauvage, et son devoir, qui est de veiller sur les honnêtes citoyens, exige qu'il ait des munitions sous la main. Il ne porte pas de chaussettes de soie, et on devrait certainement le fournir d'un nouveau mot[64] pour l'aider à exprimer ses opinions ; mais il n'en est pas moins grand personnage. Si vous l'appelez « l'héroïque défenseur de la Patrie » un jour, et « une soldatesque brutale et effrénée » le lendemain, vous ne manquez pas de l'ahurir, et il vous regarde avec inquiétude. Les seules gens à parler au nom de Tommy sont des idéologues qui le font intervenir dans leurs théories ; et personne ne comprend Tommy que Tommy lui-même, et il ne sait pas toujours ce qui se passe en lui.

Cela, c'est le prologue. Voici l'histoire :

Le caporal Slane s'apprêtait à convoler avec Mlle Jhansi Mac Kenna, dont l'histoire est bien connue dans le régiment et ailleurs. Il avait obtenu la permission de son colonel, et comme il était populaire auprès des hommes, toutes dispositions

---

62 Tommy, surnom générique du fantassin britannique.

63 Les deux marques de fusils réglementaires en dotation dans l'armée des Indes.

64 Celui d'Ubu, en France (*merdre* !) et en Angleterre, l'adjectif *damned*.

avaient été prises pour donner à la noce ce que le soldat Ortheris appelait de « l'héclat ». Elle aurait lieu au cœur de la saison chaude, et, après la noce, Slane s'en irait dans la montagne avec son épouse. Néanmoins Slane se chagrinait : la cérémonie ne serait qu'une noce à voiture de louage, ce qui, jugeait-il, était maigre comme « héclat ». Mlle Mac Kenna, elle, ne s'en souciait guère. La femme du sergent l'aidait à confectionner sa toilette de noce, ce qui lui donnait de l'occupation. Slane était donc, à cette époque-là, le seul homme de la caserne médiocrement satisfait. Tous les autres étaient plus ou moins malheureux.

Et pourtant ils avaient ce qu'il fallait pour les rendre heureux. Dès huit heures du matin toute leur besogne était finie, et ils avaient licence de passer le restant de la journée allongés sur le dos, à fumer du gros tabac de cantine et à injurier les coolies de panka[65]. On leur octroyait vers midi un bel et bon repas de viande, après quoi ils se rejetaient sur leurs lits où ils suaient en dormant jusqu'à l'heure où il faisait assez frais pour sortir avec leur « pays » dont le vocabulaire comprenait moins de six cents mots, plus l'Adjectif, et dont ils avaient déjà entendu maintes et maintes fois les opinions sur tous les sujets imaginables.

Il y avait bien la cantine, et la salle de tempérance où l'on trouvait les journaux de seconde main, mais personne de n'importe quelle profession n'est capable de lire chaque jour pendant huit heures et par une température de 36 ou 37° à l'ombre, qui atteint parfois 40° à midi. Très peu d'hommes, même s'ils se procurent une topette de bière fade, éventée et trouble qu'ils cachent sous leurs lits, peuvent persévérer à boire durant six heures par jour. Quelqu'un a essayé, mais il en est mort, et presque tous les hommes du régiment sont allés à son convoi parce que cela leur faisait une occupation. Il était trop tôt en saison pour qu'on eût l'attrait de la fièvre ou du choléra. Les hommes en étaient réduits à attendre et attendre sans fin, et à

---

65 Ventilateur à moteur humain.

suivre les progrès de l'ombre de la caserne sur l'aveuglante poussière blanche. C'était une vie joyeuse.

Ils trôlaient çà et là dans les casernements – car il faisait trop chaud pour n'importe quel jeu, et presque trop chaud pour la débauche – et ils s'ivrognaient dans la soirée, et s'emplissaient à éclater de la saine nourriture azotée qu'on leur fournissait, et plus ils emmagasinaient de calories moins ils prenaient d'exercice et plus ils devenaient irritables. Les humeurs commencèrent bientôt à se gâter, et comme ils n'avaient rien d'autre à penser, les hommes se mirent à méditer sur des injures vraies ou supposées. Le ton des répliques changea, et au lieu de dire avec jovialité : « Je vais te cogner sur le mufle, imbécile ! » les hommes devenaient d'une politesse raffinée et faisaient entendre que la caserne n'était plus assez grande pour eux et leur ennemi, et qu'il y aurait plus de place pour l'un des deux dans un autre monde.

Ce fut peut-être bien le diable qui combina les choses, mais il est positif que Losson avait depuis longtemps pris l'habitude d'asticoter Simmons, sans but déterminé. Cela lui donnait de l'occupation. Tous deux étaient voisins de lit, et ils passaient quelquefois toute l'après-midi à s'injurier ; mais Simmons avait peur de Losson et n'osait le défier au combat. Il se remémorait ses paroles dans la paix des nuits ardentes, et la moitié de la haine qu'il portait à Losson, il la déversait sur l'infortuné coolie de panka.

Losson acheta au bazar un perroquet, le mit dans une petite cage qu'il descendit dans la fraîcheur ténébreuse d'un puits, et s'installa sur la margelle à crier de haut en bas des gros mots au perroquet. Il lui apprit à dire : « Simmons, tu es un *so-ôr* », ce qui veut dire cochon, et plusieurs autres choses entièrement impossibles à publier. C'était un gros homme vulgaire, et quand le perroquet savait la phrase correctement, un rire le secouait comme de la gélatine. Simmons, de son côté, tremblait de rage,

car toute la chambrée se moquait de lui… tant le perroquet avait l'air voyou avec ses plumes vertes ébouriffées et tant il semblait humain quand il jacassait. Losson donc s'asseyait sur le bord de son lit en balançant ses grosses jambes, et demandait au perroquet ce qu'il pensait de Simmons. Le perroquet répondait : « Simmons, tu es un *so-ôr*. » « Brave petit gars, disait Losson, en grattant le crâne de la bête. Tu l'entends, Sim ? » Et Simmons de se retourner sur le ventre et de répondre : « J'entends. Prends garde, toi, de ne pas entendre autre chose un de ces jours. »

Dans les nuits d'insomnie, alors qu'il avait dormi tout le jour, des accès de rage s'emparaient de Simmons et le travaillaient au point de le faire trembler de tout son corps, tandis qu'il songeait aux mille façons différentes de trucider Losson. Parfois il s'imaginait piétinant à mort son ennemi avec ses lourdes bottes réglementaires, à d'autres fois lui broyant la figure à coups de crosse, et à d'autres lui sautant sur le dos et lui ramenant la tête en arrière jusqu'à lui faire craquer les os du cou. À ces moments-là sa bouche devenait brûlante de fièvre, et il allongeait le bras sous son lit pour prendre la topette et boire une nouvelle gorgée de bière.

Mais l'imagination qui lui revenait le plus souvent et avec le plus de persistance se rapportait à la grosse boule de graisse que Losson avait sous l'oreille droite. Il la remarqua pour la première fois une nuit de clair de lune, et par la suite cette boule de graisse ne cessa de le hanter. Elle était fascinante, cette boule de graisse. On pourrait, en tirant dessus à pleine main, arracher tout un côté du cou, ou encore on pourrait poser dessus le canon d'un fusil et faire sauter toute la tête en éclats. Losson n'avait pas le droit d'être gras, satisfait et bien en point, alors que lui, Simmons, était la risée de la chambrée. Quelque jour, peut-être, il leur montrerait, à ceux qui riaient de la farce « Simmons, tu es un *so-ôr* », qu'il valait autant que les autres, et qu'il tenait la vie d'un homme dans le creux de son index. Quand Losson ronflait,

Simmons le haïssait plus férocement que jamais. Pourquoi Losson avait-il la faculté de dormir alors que Simmons devait subir la torture de rester éveillé durant des heures et des heures, à s'agiter et se retourner sur son matelas, tandis que cette sourde douleur au foie lui rongeait le flanc droit et que sa tête battait et languissait après la cantine ? Il retourna cette question durant maintes et maintes nuits, et le monde n'eut plus d'attrait pour lui. Il perdit même son goût originairement grand pour la bière et le tabac, et sans trêve le perroquet parlait et le faisait tourner en risée.

La chaleur se prolongeant, les caractères finirent par s'aigrir tout à fait. La femme d'un sergent mourut dans la nuit, d'une apoplexie de chaleur, et le bruit courut que c'était le choléra. Les hommes se réjouirent ouvertement, dans l'espoir qu'il se propagerait et qu'on les enverrait sous la tente. Mais ce n'était qu'une fausse alerte.

Un samedi soir qu'il était tard, et que dans la double véranda les hommes attendaient la sonnerie de l'appel, Simmons alla au coffre sous son lit, en tira sa pipe, et laissa retomber le couvercle avec un fracas qui retentit comme un coup de fusil à travers la caserne vide. En temps normal les hommes n'y auraient pas fait attention ; mais ils avaient les nerfs tendus comme des cordes de violon. Ils se dressèrent d'un bond, et trois ou quatre se précipitèrent dans la chambre, où ils virent simplement Simmons agenouillé devant son coffre.

– Hein ! vrai, ce n'est que toi ? dirent-ils en riant niaisement. Nous pensions que c'était…

Simmons se releva avec lenteur. Si ce petit incident avait à un tel point troublé ses camarades, que ne ferait pas la réalité ?

– Vous pensiez que c'était… ah bah ! Et qu'est-ce qui vous l'a fait croire ? dit-il, empoigné par la folie à mesure qu'il parlait.

Que le diable vous emporte, vous et vos suppositions, tas de sales mouchards.

« Simmons, tu es un *so-ôr* », ricana de la véranda le perroquet mi-endormi qui avait reconnu la voix familière.

Or, il n'y eut absolument rien d'autre.

La corde trop tendue cassa. Résolument Simmons se jeta sur le ratelier d'armes et prit son fusil avec un paquet de cartouches. Les hommes étaient à l'autre bout de la chambre.

– Ne va pas faire le macaque, Simmons ! dit Losson. Remets ça.

Mais il avait la voix mal assurée. Un autre se baissa, retira sa botte et la lança à la tête de Simmons. En réponse immédiate une balle tirée à l'aventure alla se loger dans la gorge de Losson. Sans un mot Losson tomba en avant et les autres s'enfuirent.

– Vous pensiez que c'était…, hurla Simmons. C'est vous qui m'y avez forcé ! Vous m'y avez forcé, je vous dis ! Lève-toi, Losson, et ne reste pas là à faire semblant… toi qui m'y as forcé, avec ton sacré perroquet de malheur.

Mais la pose de Losson avait un naturel non joué qui montra à Simmons ce qu'il venait de faire. Les hommes étaient encore à s'exclamer dans la véranda. Simmons s'empara de deux autres paquets de cartouches et s'encourut sous le clair de lune, en marmottant :

– Je vais vous en faire voir, cette nuit. Trente cartouches, dont la dernière pour moi. Vous allez prendre quelque chose, tas de salauds !

Il mit genou en terre et fit feu dans la masse sombre des hommes de la véranda, mais la balle passa trop haut, et alla taper dans le mur avec un *pffft* perfide qui fit pâlir quelques-uns des plus jeunes. Comme l'ont observé les théoriciens de la mousqueterie, tirer est une chose, et servir de cible en est une autre.

Puis l'instinct de la chasse s'enflamma. La nouvelle se répandit d'une caserne à l'autre, et les hommes sortirent au pas gymnastique, dans l'intention de s'emparer de Simmons. En bête fauve, il gagna l'esplanade de la cavalerie, s'arrêtant de temps à autre pour envoyer en arrière une balle et un blasphème dans la direction de ses poursuivants.

– Je vous apprendrai à me moucharder ! criait-il ; je vous apprendrai à me donner des noms de chien ! Venez-y, toute la bande ! Toi, colonel John Anthony Deever, C. B.[66] (et il se tourna vers le mess de l'infanterie en brandissant son fusil), tu te crois un homme terrible… mais je t'assure que si tu montres ta vilaine vieille carcasse sur le seuil de cette porte, je ferai de toi le plus piteux individu de l'armée. Allons, colonel John Anthony Deever, C. B. ! Sors et viens me voir m'exercer au tir à la cible. Je suis le meilleur tireur de tout ce sacré bataillon.

Et pour appuyer cette assertion Simmons fit feu sur les fenêtres éclairées du mess.

– Le soldat Simmons, de la compagnie E, sur l'esplanade de la cavalerie, monsieur, avec trente cartouches, annonça au colonel un sergent tout hors d'haleine. Tire à droite et à gauche. A tué le soldat Losson. Que faut-il faire, monsieur ?

---

66 Companion of the Order of the Bath (Chevalier du Bain), une décoration distinguée.

Le colonel John Anthony Deever effectua une sortie, et en guise d'accueil un flot de poussière jaillit à ses pieds.

– Arrêtez ! s'écria son subordonné immédiat. Ce n'est pas ainsi que je veux avoir mon avancement, colonel. Il est plus intraitable qu'un chien enragé.

– Fusillez-le donc comme tel s'il ne veut pas se soumettre, répliqua le colonel avec amertume. Et de mon régiment, avec cela ! Si c'était dans les *Towheads*[67], je comprendrais encore.

Le soldat Simmons s'était retranché dans une forte position, contre un puits situé au bord de l'esplanade, et il défiait tout le régiment d'approcher. Le régiment n'avait garde d'obtempérer : il y a peu d'honneur à se faire fusiller par un de ses camarades. Seul le caporal Slane, fusil au poing, se jeta sur le sol et se mit à ramper vers le puits.

– Ne tirez pas, dit-il aux hommes qui l'environnaient ; vous pourriez aussi bien m'atteindre. Je veux attraper le bougre vivant.

Simmons cessa un moment de brailler, et on entendit dans la plaine le roulement d'une charrette qui s'approchait. Le major Oldyne, commandant là batterie montée, revenait de dîner dans le monde civil : il conduisait à sa manière habituelle… c'est-à-dire qu'il poussait son cheval à toute allure.

– Un officier ! un sacré nom de Dieu d'officier à dorures ! s'égosilla Simmons. Je vais en faire un épouvantail, de cet officier-là !

La charrette stoppa.

---

[67] « Têtes brûlées », nom d'un régiment imaginaire.

– Qu’est-ce que c’est ? demanda le major d’artillerie. Vous, là-bas, déposez-moi ce fusil !

– Tiens, c’est Jerry Blazes[68] ! Je ne vous veux pas de mal, Jerry Blazes. Passez en ami, tout va bien[69] !

Mais Jerry Blazes n’avait pas la moindre intention de se défiler devant un féroce meurtrier. Il ignorait la peur, comme le juraient avec un enthousiasme exubérant les hommes de sa batterie qui l’adoraient, et ils étaient assurément bons juges, car Jerry Blazes, c’était notoire, faisait de son mieux pour tuer son monde à chaque sortie de la batterie.

Il marcha sur Simmons dans l’intention de s’élancer sur lui et de le terrasser.

– Ne m’y forcez pas, monsieur, dit Simmons ; je n’ai rien contre vous… (Et comme le major prenait son élan :) Ah ! tu y tiens ? Attrape donc ça !

Le major tomba, une balle dans l’épaule, et Simmons se pencha sur lui. Il avait perdu la satisfaction de tuer Losson de la manière souhaitée ; mais il avait ici sous la main un corps sans défense. Mettrait-il en place une nouvelle cartouche, pour lui faire sauter la cervelle, ou bien broierait-il cette figure blanche à coups de crosse ? Il restait à réfléchir, cependant qu’une clameur s’élevait à l’autre bout de l’esplanade : « Il a tué Jerry Blazes ! » Mais abrité par les piliers du puits, Simmons était en sûreté, sauf quand il se découvrait pour faire feu.

---

68 Feu et flammes.

69 Réponse d'une sentinelle à laquelle on vient de donner le bon mot de passe.

– Je vais te casser ta noble tête, Jerry Blazes, méditait-il. Six et trois font neuf, et une dix. Ça m'en fait donc encore dix-neuf, et une pour moi.

Il fit sauter la ficelle de son second paquet de munitions. Sortant à quatre pattes de l'ombre d'un talus, le caporal Slane surgit dans le clair de lune.

– Je te vois ! dit Simmons. Viens un peu plus avant, et je te fais ton affaire.

– Je viens, dit laconiquement le caporal Slane. Tu as fait du mauvais ouvrage, Sim. Arrive ici et retourne avec moi…

– Que je retourne à…, railla Simmons en mettant une cartouche en place d'un coup de pouce. Non ! je veux d'abord en finir avec toi et Jerry Blazes.

Le caporal était couché de tout son long dans la poussière de l'esplanade, un fusil sous lui. Quelques-uns des moins timorés lui crièrent de loin :

– Tire dessus ! Slane, tire dessus !

– Si tu remues un pied ou une main, Slane, dit Simmons, j'envoie mon talon dans la tête de Jerry Blazes et je te tue après.

– Je ne remue pas, dit le caporal en relevant la tête. Tu n'oserais pas frapper un homme debout. Laisse Jerry Blazes et viens régler ça à coups de poing. Viens me frapper ! Tu n'oses pas, nom de Dieu de fusilleur de chiens !

– Si fait, j'ose.

– Tu mens, saigneur de gens. Capon de youtre de boucher, tu mens. Tiens, regarde !

D’un coup de pied Slane envoya son fusil au loin, et se mit debout au péril de sa vie.

– Et maintenant, viens-y !

Avec ses vêtements blancs le caporal offrait une cible idéale. La tentation était trop forte. Simmons n’y put résister. Il cria :

– Ne me donne pas de noms.

Et tout en parlant il fit feu. La balle manqua le but. Le tireur, aveuglé par la rage, jeta son arme et quitta l’abri du puits pour s’élancer sur Slane. Arrivé à bonne distance, il décocha un coup de pied à l’estomac de Slane, mais le rusé caporal savait quelque chose de la faiblesse de Simmons, et il connaissait aussi la parade infaillible contre le coup. S’étant penché en avant, la jambe droite relevée de telle sorte que le talon du pied droit arrivât à sept ou huit centimètres plus haut que la face interne de la rotule gauche, il reçut le coup en se tenant sur une jambe… dans l’exacte position d’un Gond en train de méditer… et préparé à la chute qui s’ensuivrait. Les deux tibias s’entrechoquèrent ; un juron retentit : le caporal tomba sur sa gauche, et le soldat s’écroula, la jambe droite cassée trois centimètres plus haut que la cheville.

– Malheureux que tu aies ignoré cette parade, Sim, dit Slane tout en se relevant et crachant la poussière.

Puis, élevant la voix :

– Venez le chercher. Je lui ai cassé la jambe.

Ce n’était pas littéralement vrai, car la défaite du soldat était son œuvre propre, puisque c’est le mérite spécial de cette

parade de jambe que plus le coup de pied est violent, plus la déconfiture de son auteur est grande.

Tandis qu'on emportait Simmons pleurant de douleur, Slane s'approcha de Jerry Blazes et, se penchant sur lui avec des démonstrations de sollicitude, demanda :

– J'espère que vous n'êtes pas blessé grièvement, monsieur ?

Le major s'était évanoui : il avait dans le haut du bras un vilain trou déchiqueté.

Slane s'agenouilla en murmurant :

– Misère de moi, je crois bien qu'il est mort. Vrai, si ce n'est pas malheureux, voilà ma chance fichue !

Mais le major était destiné, pour de longs jours encore, à mener sa batterie aux champs avec un sang-froid inébranlé. On l'emporta pour le soigner et le dorloter jusqu'après convalescence, tandis que la batterie discutait l'opportunité de s'emparer de Simmons et de l'attacher à la gueule d'un canon qu'on ferait partir. Ils idolâtraient leur major, et sa réapparition sur l'esplanade provoqua une scène que ne prévoyaient en rien les règlements de l'armée.

Grande aussi fut la gloire qui échut à Slane. Durant au moins une quinzaine les artilleurs l'auraient volontiers enivré trois fois par jour. Le colonel du régiment lui-même le complimenta sur son sang-froid et le journal de la localité le qualifia de héros. Il n'en était pas plus fier pour cela. Quand le major lui offrit de l'argent avec ses remerciements, le vertueux caporal accepta les uns et repoussa l'autre. Mais il avait une demande à formuler, et il la fit précéder de multiples : « Excusez-moi, monsieur. » Le major verrait-il un inconvénient à permettre qu'on

rehaussât la splendeur du mariage Slane-Mac Kenna par la présence de quatre chevaux de la batterie destinés à traîner une barouche[70] de location ? Le major n'y vit aucun inconvénient, et la batterie non plus. Au contraire. Ce fut une noce superbe.

* * *

– Pourquoi j'ai fait cela ? dit le caporal Slane. Pour les chevaux, bien sûr. Jhansi n'est pas une merveille de beauté, mais je ne voulais pas avoir un équipage de location. Jerry Blazes ? Si je n'avais pas eu besoin de quelque chose, Sim aurait pu fracasser la sacrée tête de Jerry Blazes et la mettre en gibelotte, pour ce que je m'en souciais.

Et on pendit le soldat Simmons… on le pendit aussi haut qu'Haman[71], au milieu du régiment formé en carré. Le colonel déclara que c'était la faute de la boisson ; l'aumônier affirma que c'était celle du diable ; et Simmons admit que c'étaient les deux, mais il n'en savait rien, et il espérait seulement que son sort servirait d'exemple à ses camarades ; et une demi-douzaine d'intelligents publicistes écrivirent six beaux articles de tête sur « le développement de la criminalité dans l'armée ».

Mais pas une âme ne s'avisa de comparer « le sanguinaire Simmons » à l'écolière glapissante et vociférante dont il est parlé au début de cette histoire.

---

[70] Voiture à quatre roues.

[71] Anecdote biblique rapportant une pendaison à un gibet de cinquante coudées, soit 25 mètres (livre d'Esther, Ancien Testament).

Jack le Noir[72]

Derrière Tim O'Hara
Venait la compagnie,
Toute la rue Saint-Patrick
Était sur ses portes.

Robert Buchanan.

Tout comme ils mettent en commun leur argent, leur tabac et leur boisson, comme ils se soutiennent l'un l'autre à la caserne ou au camp, et comme ils se réjouissent ensemble de la joie de l'un d'eux, les Trois Mousquetaires partagent aussi leurs chagrins. L'incorrigible langue d'Ortheris l'a-t-elle fait mettre pour quelque temps à la salle de police, ou Learoyd a-t-il passé sa rage sur son paquetage et son équipement, ou Mulvaney a-t-il sous l'influence de certains liquides, répliqué à son capitaine, vous pouvez lire le malheur du troisième sur les visages des deux épargnés. Et le reste du régiment sait qu'il ne ferait pas bon d'épiloguer ou de plaisanter. Le plus souvent tous trois évitent la salle des rapports et la « boîte » qui s'ensuit, préférant les laisser l'une et l'autre aux jeunes poulains qui n'ont pas encore jeté leur gourme ; mais il y a des circonstances…

Pour en citer une, Ortheris était installé sur le pont-levis de la porte principale du fort Amara, les mains dans ses poches et à la bouche sa pipe fourneau sens dessus dessous. Learoyd, étendu de tout son long sur l'herbe du glacis, agitait ses talons en l'air, quand je débouchai du coin et demandai après Mulvaney.

---

[72] *Black Jack.*

Ortheris cracha dans le fossé et hocha la tête.

– Ce n'est pas le moment de le voir à présent, dit-il ; c'est un sacré chameau. Écoutez.

J'entendis sur les dalles de la véranda en face des cachots, qui sont contigus à la salle de garde, un pas cadencé que j'aurais reconnu dans le bruit d'une armée en marche. Il y avait vingt pas *crescendo*, et puis vingt *diminuendo*.

– C'est lui, dit Ortheris. Mon Dieu, c'est lui ! Tout cela à cause d'un sacré bouton dans lequel on ne pouvait soi-disant pas se mirer et d'une engueulade qui aurait fait répliquer un n. d. D. d'archange.

Mulvaney faisait la pelote – c'est-à-dire qu'il était astreint à marcher de long en large durant un certain nombre d'heures en tenue de campagne – avec capote, baïonnette au canon, cartouchières garnies, sac chargé. Et cela pour le motif : « S'est présenté sale à la revue ! » Je faillis tomber dans le fossé du fort, d'étonnement et de rage, car jamais homme plus soigné que Mulvaney n'a monté la garde, et il songerait autant à se mettre en rang malpropre qu'à y aller sans pantalon.

– Qui est le sergent qui l'a puni ? demandai-je.

– Mullins, comme juste, répondit Ortheris. Il n'y en a pas d'autre qui le flanquerait au clou ainsi. Mais Mullins n'est pas un homme. C'est un sale petit porc de grincheux, voilà ce qu'il est.

– Qu'a dit Mulvaney ? Ce n'est pas son genre d'accepter ça tranquillement.

– Ce qu'il a dit ! Ç'aurait mieux valu pour lui de se taire. Seigneur, comme nous avons ri ! « Sergent, qu'il dit, vous dites

que je suis sale. Eh bien, qu'il dit, si votre femme vous laisse un jour vous moucher le nez tout seul, alors vous saurez peut-être ce que c'est que d'être sale. Vous manquez d'éducation, sergent », qu'il dit. Et alors nous l'avons fait taire. Mais après la revue, il fut appelé à la salle des rapports et Mullins jurait à se rendre apoplectique que Mulvaney l'avait traité de cochon et de Dieu sait tout quoi. Vous connaissez Mullins. Il se fera casser la figure un de ces jours. Il est par trop sacré menteur pour l'usage courant. « Trois heures de sac et d'équipement, que dit le colonel à Mulvaney ; pas pour avoir été sale à la revue, mais pour avoir dit quelque chose à Mullins, quoique je ne croie pas, qu'il dit, que vous avez dit ce qu'il dit que vous avez dit. » Et Mulvaney s'éloigna sans rien dire. Vous savez qu'il ne réplique jamais au colonel, crainte d'écoper d'une nouvelle punition.

Mullins, un sergent tout jeune et tout ce qu'il y a de plus marié, dont les façons provenaient en partie d'un vice inné et en partie d'un enseignement primaire mal assimilé, arriva sur le pont-levis et demanda fort rudement à Ortheris ce qu'il faisait là.

– Moi ? répondit Ortheris. Comment ! Mais j'attends ma nomination d'officier. Vous ne l'avez pas encore vue venir ?

Mullins devint pourpre et passa. On entendit un léger ricanement s'élever du glacis où reposait Learoyd.

– C'est lui qui attend d'avoir sa nomination un de ces jours, m'expliqua Ortheris. Dieu protège le mess qui devra se nourrir sur la même cagnotte que lui ! Quelle heure avez-vous, monsieur ? Quatre heures ! Mulvaney va avoir fini dans une demiheure. Vous ne désirez pas acheter un chien, par hasard, monsieur ? Un chiot de toute confiance… moitié *rampur* par le limier du colonel.

– Ortheris, répondis-je sévèrement, car je devinais son intention, voulez-vous dire que…

– Je ne voulais toujours pas vous soutirer de l'argent, répliqua Ortheris. Je vous aurais vendu le chien bon marché ; seulement… seulement… je sais que Mulvaney aura besoin de prendre quelque chose après que nous l'aurons emmené un bout, et je n'ai pas le sou, ni lui non plus. Je préférerais vous vendre ce chien, monsieur. Pour sûr !

Une ombre s'allongea sur le pont, et Ortheris commença de s'élever en l'air, soulevé par une énorme poigne qui le tenait au collet.

– Tout mais pas de la galette, dit tranquillement Learoyd en tenant le Londonien par-dessus le fossé. Tout mais pas de la galette, Ortheris mon gars ! Moi, j'ai une roupie huit annas à moi.

Il exhiba les deux pièces, et replaça Ortheris sur le parapet du pont.

– Fort bien, dis-je, mais où comptez-vous aller ?

– Le faire marcher un bout quand il arrivera… deux ou trois milles ou plus, dit Ortheris.

Les pas s'arrêtèrent dans la véranda de la prison J'entendis le coup sourd d'un sac tombant sur un bat-flanc, suivi d'un cliquetis d'armes. Dix minutes plus tard, Mulvaney, dans une tenue impeccable, les lèvres serrées et la mine sombre comme la tempête, s'avançait au soleil sur le pont-levis. Learoyd et Ortheris bondirent d'auprès de moi et l'encadrèrent, tous deux penchés vers lui à l'instar de chevaux sur un timon. En un instant ils eurent disparu dans le chemin creux qui mène aux casernes, et je demeurai seul. Mulvaney n'avait pas jugé utile de me recon-

naître : je sus par là que son malheur devait lui peser lourdement.

J'escaladai l'un des bastions et suivis des yeux les silhouettes des Trois Mousquetaires qui se minusculisaient au loin dans la plaine. Tête basse, ils marchaient aussi vite qu'ils pouvaient mettre un pied devant l'autre. Ils contournèrent l'esplanade par une vaste circonférence, longèrent le champ d'exercices de la cavalerie et s'enfoncèrent dans la ceinture d'arbres qui borde les terrains bas au long de la rivière.

Je les suivis au petit trot et les réaperçus, poudreux et suants, mais soutenant toujours leur allure vive et balancée, sur la berge de la rivière. Ils foncèrent à travers la forêt domaniale et se dirigèrent vers le pont de bateaux, où ils s'établirent enfin sur l'avant de l'un des pontons. Je poussai mon cheval discrètement jusqu'au moment où je vis trois petits nuages de fumée blanche s'élever et s'évanouir dans l'air limpide du soir. Je compris alors que la paix était revenue. Quand j'arrivai à la tête du pont ils me firent signe de les rejoindre, à grands gestes de bienvenue.

– Attachez votre cheval, me cria Ortheris, et venez, monsieur. Nous allons tous nous mettre à l'aise dans ce sacré bateau.

De la tête de pont à la maison forestière il n'y a qu'un pas. Le garde était là, et il m'envoya un homme pour tenir mon cheval. Le sahib désirait-il autre chose ?… un verre de whisky… ou de la bière ? Ritchie sahib en avait laissé une demi-douzaine de bouteilles, mais comme le sahib était un ami de Ritchie sahib, et que lui, le garde, n'était qu'un pauvre homme…

Je fis ma commande tranquillement et m'en retournai au pont. Mulvaney avait ôté ses bottes et se trempait les pieds dans l'eau ; Learoyd s'était allongé à plat dos sur le ponton ; et Ortheris faisait semblant de ramer avec une perche de bambou.

– Je suis un vieil idiot, dit pensivement Mulvaney, de vous avoir entraînés tous deux jusqu'ici parce que j'avais le cafard… et que je boudais comme un gosse. Moi qui étais déjà soldat quand Mullins, que le diable emporte, était encore à brailler en nourrice moyennant cinq shillings par semaine… qui n'étaient même pas payés ! Les gars, c'est par simple vice que je vous ai emmenés à huit kilomètres ! Pouah…

– Qu'est-ce que ça fait pourvu que tu t'amuses ? dit Ortheris, en se remettant à manœuvrer son bambou. Aussi bien ici qu'ailleurs.

Learoyd éleva en l'air une roupie et une pièce de huit annas, et hocha tristement la tête.

– À huit kilomètres de la cantine, et tout cela à cause de la nom de Dieu de fierté de Mulvaney.

– Je le sais, dit piteusement Mulvaney. Mais aussi pourquoi es-tu venu avec moi ? Pour vrai je serais mortellement triste si tu n'étais pas venu… à chaque fois… bien que je sois assez grand pour savoir mieux me conduire. Mais je vais faire pénitence. Je vais boire un coup d'eau.

Ortheris poussa un cri aigu. Le garde de la maison forestière, muni d'un panier, et arrêté contre le parapet, cherchait un moyen de descendre jusqu'au ponton.

– J'aurais dû savoir que vous trouveriez du liquide dans un sacré nom de Dieu de désert, monsieur, me dit aimablement Ortheris.

Puis, s'adressant au garde :

– Doucement avec ces bouteilles. Elles valent leur pesant d'or. Jack, toi qui as le bras long, grouille-toi, bougre, et amène-les en bas.

À la même minute Learoyd déposa le panier sur le ponton, et les Trois Mousquetaires se rassemblèrent autour de lui, la bouche sèche. Ils burent à ma santé en bonne et due forme, après quoi le tabac leur fut plus doux que jamais. Ils absorbèrent toute la bière, et se campèrent en des poses pittoresques pour admirer le soleil couchant. Personne ne parla plus pendant une minute.

Mulvaney laissa retomber sa tête sur sa poitrine, et nous le crûmes endormi.

– Pourquoi diable êtes-vous venus si loin ? chuchotai-je à Ortheris.

– Pour le faire marcher un bout, comme juste. Quand il a été puni nous le faisons toujours marcher un bout. À ces moments-là il n'est plus en état qu'on lui adresse la parole… non plus que d'être laissé seul. Aussi nous l'emmenons jusqu'à ce qu'il le soit redevenu.

Mulvaney releva la tête et regarda fixement droit dans le soleil couchant.

– J'avais mon flingot, dit-il rêveusement, et aussi ma baïonnette, et Mullins a débouché du coin, et il m'a regardé dans la figure et m'a fait une grimace de mépris. « C'est vous qui ne pouvez plus vous moucher », qu'il m'a dit. Maintenant j'ignore quels dangers a pu courir Mullins, mais, sainte Mère de Dieu, il a été plus près de sa mort à cette minute-là que je ne l'ai jamais été de la mienne… et ce n'était pas de l'épaisseur d'un cheveu !

– Oui, dit posément Ortheris, tu aurais belle mine avec tous tes boutons arrachés, et la clique en face de toi, marchant en rond sur un rythme lent. Nous sommes tous deux du premier rang, Jack et moi, quand le régiment forme le carré. Crénom, tu aurais belle mine. « Le Seigneur nous l'a donné, le Seigneur nous l'a repris… Doucement ! ne cognez pas le cercueil… Que béni soit le nom du Seigneur », nasilla-t-il en une parodie évocatrice.

– Mullins ! qu'est-ce que c'est que Mullins ? dit Learoyd avec lenteur. J'en mènerais toute une compagnie, de Mullins… les mains derrière le dos. Ainsi donc, Mulvaney, ne fais pas l'idiot.

– Vous n'avez pas été punis pour ce que vous n'aviez pas fait, vous, et tournés en dérision ensuite. C'est pour moins que cela que les Tyrone[73] prétendaient envoyer O'Hara en enfer, au lieu de le laisser y aller à son propre choix, quand Rafferty a tiré sur lui, riposta Mulvaney.

– Et qui est-ce qui a empêché les Tyrone de le faire ? lui demandai-je.

– Ce vieil idiot qui regrette de n'avoir pas cinglé ce porc de Mullins.

Sa tête retomba de nouveau. Quand il l'eut relevée, il se secoua et posa ses mains sur les épaules de ses deux compagnons.

– Vous m'avez délivré du démon, avec ce bout de marche, les gars, dit-il.

---

[73] Surnom d'un régiment d'Irlandais, souvent mis en scène par Kipling.

Ortheris fit jaillir le culot brasillant de sa pipe sur le dos de son poing velu ; et comme Mulvaney poussait un juron :

– On dit que l'enfer est plus chaud que ça, dit-il. Sois-en averti. Regarde là-bas (et il désigna un temple en ruines de l'autre côté de la rivière). Moi et toi et *lui* (il m'indiqua d'un hochement de tête) nous étions là ce jour où j'ai fait une sacrée exhibition de moi-même. Vous et lui m'avez empêché de continuer… et j'étais simplement désireux de déserter. Tu fais une exhibition de toi-même bougrement plus grosse à présent.

– Ne vous occupez pas de lui, Mulvaney, dis-je ; Dinah Shadd s'opposera encore un bout de temps à ce que vous vous fassiez pendre, et vous n'avez pas non plus l'intention d'essayer. Écoutons l'histoire des Tyrone et d'O'Hara. Rafferty l'a tué pour avoir batifolé avec sa femme. Qu'est-ce qui s'est passé avant ça ?

– Il n'est de pire idiot qu'un vieil idiot. Vous savez que quand je raconte vous pouvez faire de moi tout ce que vous voulez. Ai-je dit que je prétendais arracher le foie à Mullins ? Je nie l'accusation, de crainte que notre Ortheris ne me dénonce… Attrape ! Vous voudriez me voir me jeter à l'eau, hein ? Tranquillise-toi, mon petit homme. En tout cas Mullins ne vaut pas l'ennui d'une parade de supplément, et je veux le traiter par un mépris injurieux. Les Tyrone et O'Hara ! O'Hara et les Tyrone, vingt dieux ! C'est dur de se remettre les jours d'autrefois dans la bouche, mais même quand on les a toujours dans la tête.

Suivit un silence prolongé.

– O'Hara était un diable. Bien que cette fois-là je l'aie sauvé pour l'honneur du régiment, je le dis aujourd'hui. C'était une rosse… ce grand type hardi, à cheveux noirs, était une rosse !

– En quel sens ? demanda Ortheris.

– Les femmes.

– Alors j'en connais un autre.

– Pas plus que de raison, si c'est moi que tu veux dire, espèce d'échalas tortu. J'ai été jeune, et pourquoi n'aurais-je pas pris ce qui s'offrait ? Ai-je jamais, quand j'étais caporal, employé le prestige de mon grade… des galons de laine et qu'on m'a repris, chose d'autant plus triste que c'est ma faute à moi… pour avancer une basse intrigue, comme l'a fait O'Hara ? Ai-je, quand j'étais caporal, pris en grippe quelqu'un pour lui faire continuellement une vie de chien ? Ai-je menti, comme mentait O'Hara, si bien que les bleus du Tyrone devenaient pâles, craignant que Dieu dans sa colère ne les tuât tous en un tas, comme il a tué la femme de Devizes ? Non ! J'ai commis mes péchés, mais m'en suis confessé, et le Père Victor sait tout ce que j'ai fait de mal. O'Hara, lui, fut emporté par la mort sur le seuil de Rafferty, avant de pouvoir parler, et personne ne sait tout ce qu'il a fait de mal. Mais voici quelque chose que je sais !

« Dans l'ancien temps le Tyrone était recruté au hasard. Un détachement de Connemara… un de Portsmouth… un de Kerry, et c'en était un sacrément mauvais que ce détachement-là !… ici, là et partout… mais le plus gros d'entre eux étaient Irlandais… des Irlandais Noirs. Or il y a Irlandais et Irlandais. Les bons sont aussi bons que les meilleurs, les mauvais sont plus mauvais que les pires. C'est comme ça. Ils tiennent ensemble par coteries aussi étroitement que des larrons, et personne ne sait ce qu'ils vont faire jusqu'à ce que l'un se fasse délateur et qu'on disperse la bande. Mais dès le lendemain ils recommencent à se rencontrer dans des coins et des renfoncements, et à jurer des serments terribles, et à frapper quelqu'un dans le dos et à s'enfuir, et puis à chercher aux annonces des journaux le prix de la dénonciation… pour voir si ça vaut le coup. Ceux-là sont les Irlandais Noirs, et c'est eux qui jettent le discrédit sur le nom de

l’Irlande, et c’est eux que je voudrais tuer… et j’en ai presque tué un une fois.

« Mais reprenons. Ma chambrée – c’était avant que je sois marié – comprenait douze types du rebut de la terre… la fleur du ruisseau… des hommes abjects qui ne voulaient ni rire ni parler ni s’enivrer comme le doit un homme. Ils essayèrent sur moi quelques-uns de leurs sales tours, mais je traçai une ligne autour de mon lit, et l’individu qui la franchit s’en alla à l’hôpital pour trois jours pleins.

« O’Hara – il était mon sergent-major – avait pris en grippe la chambrée, et nous ne pouvions rien faire qui lui plût. J’étais alors plus jeune que maintenant, et j’encaissais ce que me valait en fait d’engueulades et de punitions la langue que j’ai dans la bouche. Mais c’était différent avec les autres, et je serais embarrassé de dire pourquoi, si ce n’est que certains hommes sont nés vils et recourent au meurtre crapuleux alors qu’un coup de poing serait plus que suffisant. Au bout de quelque temps, ils changèrent de ton avec moi et devinrent éperdument camarades… à eux douze, tout en maudissant O’Hara en chœur.

« – Eah, que je dis, O’Hara est un diable et je ne suis pas pour le nier, mais c’est-il le seul au monde ? Laissez-le aller. Il finira par se lasser de trouver notre paquetage mal fait et nos cuirs mal astiqués.

« – Nous ne voulons pas le laisser aller, qu’ils disent.

« – Alors empêchez-le, que je dis, mais ça ne vous rapportera fichtre pas grand’chose pour vos peines.

« – Est-ce qu’il se gêne beaucoup avec la femme de Slimmy ? que dit un autre.

« – Elle est commune à tout le régiment, que je dis. Qu'est-ce qui te rend si délicat tout d'un coup ?

« – N'a-t-il pas pris en grippe notre chambrée ? Pouvons-nous faire quelque chose sans qu'il nous attrape aussitôt ? que dit un autre.

« – C'est vrai, que je dis.

« – Vas-tu pas nous aider à rien faire ? que dit un autre ; un costaud hardi comme toi ?

« – S'il porte la main sur moi je lui casserai la tête qu'il a sur les épaules, que je dis. S'il prétend que je suis sale, je lui donnerai un démenti, et je ne me gênerais pas pour le fourrer dans les auges de l'artillerie, n'était que je tâche d'avoir mes galons.

« – Est-ce là tout ce que tu veux faire ? que dit un autre. N'as-tu pas plus de culot que ça, espèce de veau qui n'a pas de sang dans les veines ?

« – Je n'ai peut-être pas de sang dans les veines, que je dis, en retournant à mon lit et en traçant ma ligne tout autour ; mais vous savez que celui qui dépassera cette marque aura encore moins de sang que moi. Personne ne m'en donne le démenti, que je dis. Comprenez, je ne veux pas avoir part avec vous dans rien de ce que vous faites, et je ne lèverai pas le poing sur mon supérieur. Y en a-t-il un qui s'avance ? que je dis.

« Je leur donnai tout le temps voulu, mais ils ne bronchèrent pas et ils restèrent à un bout de la chambre à bougonner et à ricaner entre eux. Assez content de moi je pris mon képi et m'en allai à la cantine, où je m'enivrai fort indignement à ne plus tenir debout. Mais je gardais toute ma tête.

« – Houligan, que je dis à un homme de la compagnie E qui était en quelque sorte un ami pour moi, je suis plein de la ceinture en bas. Donne-moi l'appui de ton épaule pour conserver mon ordre de marche en traversant le terrain et mène-moi jusque dans les hautes herbes. Je vais cuver ça là-bas, que je lui dis.

« Et Houligan – il est mort à cette heure, mais de son vivant c'était un brave – marcha à mon côté, me remettant dans la bonne direction quand je m'en écartais. Nous arrivons enfin dans les hautes herbes, et, ma parole, le ciel et la terre roulaient positivement sous moi. J'allai à l'endroit où l'herbe était la plus épaisse, et j'y cuvai ma boisson avec une conscience tranquille. Ma réputation ayant été sans tache depuis une bonne moitié d'année, je ne tenais pas à figurer trop souvent sur le livre des punitions.

« Quand je me réveillai, l'ivresse achevait de se dissiper en moi, et je me sentais la bouche comme si une chatte avait fait ses petits dedans. De ce temps-là je n'avais pas appris à supporter la boisson avec aisance. Cela va un peu mieux à présent.

« – Je vais me faire verser un seau d'eau sur la tête par Houligan, que je me dis.

« Et je m'apprêtais à me relever quand j'entendis quelqu'un dire :

« – Mulvaney peut bien en prendre la responsabilité puisque ce n'est qu'un chien de renégat.

« Ma tête résonnait comme un gong de salle de garde.

« – Oh ! oh ! que je me dis. Quelle est donc la responsabilité que doit prendre ce jeune homme pour faire plaisir à Tim Vulmea ?

« Car c'était Tim Vulmea qui avait parlé.

« Je me mis sur le ventre et, rampant dans l'herbe, me rapprochai peu à peu de l'endroit où se tenait la conversation. J'aperçus les douze types de ma chambrée assis par terre en un petit cercle : l'herbe sèche ondulait par-dessus leurs têtes et le noir péché du meurtre ensinistrait leurs cœurs. Pour mieux les voir, j'écartai les tiges.

« – Qu'est-ce que c'est que ça ? que dit un homme au bruit, en se dressant d'un bond.

« – Un chien, que dit Vulmea. Tu es neuf à ce métier ! Comme je vous le disais, Mulvaney encourra la responsabilité… si on en vient à l'épreuve.

« – C'est dur de jurer la mort d'un homme, que dit un jeune homme.

« – Je te revaudrai ça, toi, que je pense. Mais, compagnons, que diable êtes-vous en train de mitonner contre moi ?

« – C'est aussi simple que d'avaler son quart, que dit Vulmea. À sept heures ou environ, O'Hara passera au quartier des ménages, pour aller faire visite à la femme de Slimmy, le porc ! L'un de nous avertira la chambrée, et nous nous mettrons à faire un train du diable… à rire et à blaguer et à jeter nos bottes de tous côtés. Alors O'Hara viendra nous donner l'ordre de nous tenir tranquilles, d'autant plus, entre parenthèses, que la lampe de chambrée aura reçu un coup de pied dans la bagarre. Il se dirigera droit vers la porte du fond là où se trouve la lampe dans la véranda, si bien qu'en s'arrêtant il se détachera en plein sur la lumière. Il ne pourra rien distinguer dans l'obscurité. L'un de nous fera feu, quasi à bout portant, et honte à celui qui le manquerait. Ce sera le flingot de Mulvaney, celui qui est à la tête du

râtelier… une vache de fusil à longue crosse et à l'œil de travers, il n'y a pas à s'y tromper, même dans l'obscurité.

« Ce brigand-là injuriait mon vieux flingot par jalousie… j'en étais convaincu… et cela me rendit plus furieux que tout le reste.

« Mais Vulmea continue :

« – O'Hara tombera, et avant que la lampe soit rallumée, il y en aura cinq ou six d'entre nous sur la poitrine de Mulvaney, criant à l'assassin et à la violence. Le lit de Mulvaney est près de la porte du fond, et avant de le renverser on aura placé sous lui le fusil fumant. Nous savons, comme tout le régiment, que Mulvaney a répondu insolemment à O'Hara plus que n'importe lequel de nous. Y aura-t-il aucun doute en conseil de guerre ? Est-ce que douze braves militaires iraient jurer la mort d'un bon garçon tranquille et d'humeur douce comme l'est Mulvaney… avec sa ligne à la craie autour de son lit, et qui nous menace de mort si nous la dépassons, comme nous pouvons l'attester en toute vérité ?

« – Sainte Marie Mère de Grâce ! que je pense en moi-même, voilà ce qui s'appelle avoir le bras fougueux et des poings pour s'en servir ! Oh ! les ignobles capons !

« Je suais à grosses gouttes, car j'étais hébété par la boisson et n'avais pas tous mes esprits à moi. Je restai immobile et les entendis s'exciter à jurer ma mort en se faisant des contes et rappelant toutes les fois où j'avais mis ma marque de fabrique sur l'un ou l'autre, et ma parole, je les avais presque tous honorés de cette distinction. Toujours en combat loyal d'ailleurs, car jamais je ne levais la main sur eux, sauf quand ils m'y provoquaient.

« – C’est très bien, que dit l’un d’eux, mais qui va se charger de tirer ?

« – Qu’importe ? que dit Vulmea. C’est Mulvaney qui aura tiré… devant le conseil de guerre.

« Entendu, que dit l’homme, c’est Mulvaney. Mais à qui sera le doigt qui va presser la détente… dans la chambrée ?

« – Qui s’en charge ? que dit Vulmea, en regardant autour de lui.

« Mais du diable si quelqu’un lui répondit.

« Ils commencèrent à discuter. À la fin, Kiss, grand joueur de « cinq-pille[74] », leur dit :

« – Consultez les cartes !

« Et ouvrant sa tunique il en tire un jeu graisseux. Tous adoptèrent la proposition.

« – À toi de faire ! que dit Vulmea, en lâchant un juron retentissant, et que la noire malédiction de Shielygh retombe sur celui qui ne fera pas son devoir comme l’auront dit les cartes. Amen.

« – C’est *Jack le Noir* qui décide, que dit Kiss, en distribuant.

« *Jack le Noir*, monsieur, je dois vous l’expliquer, c’est l’as de pique, lequel de temps immémorial a été intimement associé aux idées de bataille, meurtre et mort subite.

---

74 « *Spoil five* », jeu en vigueur au XVIIIème siècle, introduisant la notion d’atout.

« Kiss donna une *première* fois, et le présage ne se montra pas : à force d'inquiétude les hommes devinrent blancs. Kiss donna une *seconde* fois : et ils avaient sur les joues une teinte grisâtre comme une pellicule d'œuf. Kiss donna une *troisième* fois : ils étaient bleus.

« – Tu ne l'as pas perdu ? que dit Vulmea, en essuyant sa sueur ; finissons-en vite !

« – Oui, vite, que dit Kiss, en lui jetant une carte.

« Elle tomba sur son genou, la figure en dessus… c'était *Jack le Noir* !

« Alors ils éclatèrent tous de rire.

« – Trois sous d'amende, que dit l'un d'eux ; et c'est sacrément bon marché à ce prix-là !

« Mais je pus voir qu'ils se reculaient tous un peu de Vulmea tandis qu'il restait à tripoter sa carte. Pendant un moment Vulmea ne dit mot, mais il se léchait les babines… à l'instar des chats. Puis il releva la tête et fit jurer aux hommes, par tous les serments connus, de le défendre non seulement dans la chambrée mais au conseil de guerre qui devait me condamner, moi ! Il en désigna cinq des plus forts pour m'étendre sur mon lit quand le coup serait tiré, il en désigna un autre pour éteindre la lumière, et encore un autre pour charger mon fusil. Il ne voulait pas le faire lui-même ; et cela me parut bizarre, car c'était peu de chose relativement.

« Puis ils jurèrent de nouveau qu'ils ne se trahiraient pas l'un l'autre, et ils sortirent de l'herbe, deux par deux, de divers côtés. S'ils ne me découvrirent pas, je le dois à la Providence. J'en étais malade de peur au creux de l'estomac… malade, mais

malade ! Après qu'ils furent tous partis, je retournai à la cantine et commandai un quart pour me donner une idée. Vulmea était là, buvant sec, et poli avec moi plus que de raison.

« – Qu'est-ce que je vais faire ?... qu'est-ce que je vais faire ? que je pensai en moi-même une fois Vulmea parti.

« Voilà le sergent armurier qui entre, raide et cassant, fâché avec tout le monde : les Martini-Henri venaient d'être introduits au régiment dans ce temps-là, et nous avions coutume de faire du vilain avec les mécanismes. Il m'a fallu longtemps pour perdre l'habitude de vouloir ramener en arrière et rabattre de côté le viseur après avoir tiré... comme s'il s'agissait d'un Snider[75].

« – Pour quelles espèces de tailleurs me faut-il donc travailler ? que dit le sergent armurier. Voilà Hogan couché pour huit jours avec son nez raplati comme la table, et chaque compagnie qui m'envoie ses armes réduites en petits morceaux.

« – Qu'est-il arrivé de mal à Hogan, sergent ? que je dis.

« – De mal ? que dit le sergent armurier. Je lui ai montré, comme si j'étais sa mère, la façon de démonter un *'tini*, et il le démonte vite et proprement. Je lui dis de le remonter et de tirer une cartouche à blanc dans la fosse de tir pour voir s'il restait de la poussière dans la rainure. Il le fait, mais il oublie de remettre la clavette de culasse mobile, et comme de juste en tirant il reçoit la culasse qui s'échappe net. Heureux pour lui que ce n'était qu'à blanc... à pleine charge il avait l'œil emporté.

« Je pris un air à peu près aussi malin qu'une tête de cabillaud bouilli.

---

75 Martini-Henri et Snider, deux marques de fusils réglementaires, aux mécanismes très différents l'un de l'autre.

« – Comment ça, sergent ? que je dis.

« – Comme ceci, maladroit, et tâchez de ne pas le faire, qu'il dit.

« Là-dessus il me montre un modèle en coupe… la culasse fixe ouverte pour laisser voir l'intérieur… et il avait tant de plaisir à grogner qu'il me démontra deux fois de suite comment Hogan avait fait.

« – Et cela vient de ne pas connaître l'arme dont vous êtes pourvu, qu'il dit.

« – Merci, sergent, que je dis ; quand j'aurai encore besoin de renseignements, je reviendrai vous trouver.

« – Vous ne reviendrez pas, qu'il dit. Méfiez-vous de ne pas abîmer la clavette de culasse mobile avec votre baguette de nettoyage, ou sinon vous aurez des ennuis.

« Je m'en allai dehors, et j'aurais dansé de joie tant ça me paraissait beau.

« – Ils vont charger mon fusil, grand bien leur fasse, tandis que je ne suis pas là, que je pense, et je m'en retourne à la cantine pour leur donner toute latitude.

« La cantine se remplissait d'hommes ayant fini leur journée. Je fis semblant d'être fort pris de boisson, et un par un, tous ceux de ma chambrée arrivèrent, y compris Vulmea. Je m'en allai, marchant comme un homme ivre, mais je n'étais pas aussi ivre qu'on aurait pu le croire. Sûr et certain, une cartouche avait disparu de ma giberne et se trouvait en place dans mon fusil. La chambrée était vide. Brûlant de rage contre eux tous,

j'arrachai la balle avec mes dents[76] aussi vite que je pus, puis je pris ma botte et tapant sur la baguette fis sauter la clavette de culasse mobile. Ah ! quel bruit suave quand j'entendis cette clavette rouler sur le carreau ! Je la mis dans ma poche et, ramenant en arrière la culasse mobile, fourrai un peu de poussière dans les trous de la plaque.

« – Ça te fera ton affaire, Vulmea, que je dis, m'installant à mon aise sur mon lit. Tu peux venir t'asseoir sur ma poitrine et toute la chambrée avec toi, je vous serrerai sur mon sein comme les plus grands diables qui aient jamais trompé autrui.

« Je n'avais aucune pitié pour Vulmea. Son œil ou sa vie… peu m'importait !

« Ils rentrèrent au crépuscule, tous les douze, et ils avaient tous bu. Je simulais de dormir sur mon lit. Un homme s'en alla faire le guet dans la véranda. Quand il siffla ils commencèrent à hurler dans la chambrée et à se démener en forcenés. Mais je ne souhaite plus entendre personne rire comme eux… car ils blaguaient, même ! On eût dit des chacals fous.

« – Assez de boucan, nom d'un tonnerre ! que dit O'Hara dans l'ombre.

« Et pan ! voilà la lampe de la chambrée qui dégringole. J'entendis O'Hara accourir et les hommes respirer fortement, debout alentour de mon lit. Je vis O'Hara dans la lumière de la lampe de la véranda, et puis j'entendis le claquement de mon flingot. Il cria fort, le pauvre chéri, car on l'avait brutalisé. À la même minute, cinq hommes me tenaient sous eux.

« – Allez doucement, que je leur dis. Qu'est-ce qui se passe ?

---

[76] Ceci transforme la cartouche en munition « à blanc ».

« Alors Vulmea, tombé sur le carreau, poussa un hurlement qu'on pouvait entendre d'un bout de la garnison à l'autre.

« – Je suis mort, je suis massacré, je suis aveugle ! qu'il disait. Que les saints aient pitié de mon âme pécheresse ! Allez chercher le Père Constant ! Oh ! allez chercher le Père Constant, afin que je m'en aille purifié !

« Je compris par là qu'il n'était pas aussi mort que j'aurais pu le souhaiter.

« D'une main aussi ferme qu'un socle, O'Hara vous empoigne la lampe de la véranda.

« Quel damné tour de salauds avez-vous joué là ? qu'il dit.

« Et il dirige la lumière sur Tim Vulmea qui nageait dans le sang de la tête aux pieds. La culasse mobile s'était échappée sous une pleine charge de poudre – j'avais eu bien soin de mordre dans la douille pour la refermer après avoir enlevé la balle, afin qu'il y eût une résistance pour donner plus de force au recul – et elle avait déchiré la figure de Tim depuis la lèvre jusqu'au coin de l'œil droit, mis la paupière en lambeaux, et continué en travers du front jusqu'aux cheveux. Cela faisait plutôt un sillon de charrue, si vous me comprenez, qu'une coupure nette ; et jamais je n'ai vu personne saigner comme Vulmea. La boisson et la mangeaille qu'il avait absorbées faisaient jaillir le sang avec force. À la minute où les hommes assis sur ma poitrine entendirent O'Hara parler, ils s'encoururent chacun à son lit, et s'écrièrent très poliment :

« – Qu'est-ce qu'il y a, sergent ?

« – Qu'est-ce qu'il y a ? que dit O'Hara, en secouant Tim. Vous le savez bel et bien, ce qu'il y a, tas de capons de chiens

rampants. Allez chercher un *doolie*[77], et emportez ce brigand de pleurnicheur. On entendra parler de ceci plus que vous ne le désirez tous.

« Vulmea restait assis par terre à se bercer la tête dans sa main et à geindre pour réclamer le Père Constant.

« – Finissez ! que lui dit O'Hara, en le relevant de force par les cheveux. Vous n'êtes pas tellement mort que vous ne puissiez faire quinze ans pour avoir essayé de m'envoyer une balle.

« – Ce n'est pas sur vous que j'ai tiré, que dit Vulmea. C'est sur moi : je voulais me suicider.

« – C'est bizarre, que dit O'Hara, car vous avez noirci de poudre le devant de ma tunique. (Il ramassa le flingot encore chaud et se mit à rire.) Je vais vous faire une vie d'enfer, qu'il dit, pour tentative d'assassinat et pour avoir mal tenu votre flingot. Vous serez d'abord pendu et puis mis aux arrêts pour quinze jours. Ce flingot est fichu, qu'il dit.

« – Comment, mais c'est mon flingot ! que je dis, en m'approchant pour voir. Vulmea, espèce de démon, qu'est-ce que tu as fait avec ?… Réponds.

« – Laisse-moi tranquille, que dit Vulmea. Je me meurs !

« – J'attendrai que tu ailles mieux, que je dis, et alors nous en recauserons sérieusement.

« O'Hara mit Tim sur le *doolie*, sans trop de ménagements, mais tous les gars restèrent au pied de leurs lits, ce qui n'était pas signe d'innocence. Je cherchai partout ma culasse mobile, mais sans parvenir à la trouver. Je ne l'ai jamais retrouvée.

---

[77] Civière.

« – Et maintenant, qu'est-ce que je vais faire ? que dit O'Hara en balançant à bout de bras la lampe de la véranda et regardant parmi la chambrée.

« Je n'avais pour O'Hara que haine et mépris, et je n'ai pas changé de sentiments, tout mort qu'il soit, mais malgré tout, je dois dire qu'il était brave. Il est en train de rôtir en purgatoire, mais je voudrais qu'il pût m'entendre : tandis qu'il restait à examiner la chambrée et que les gars frissonnaient sous son regard, j'ai vu qu'il était brave et il m'a plu *alors*.

« – Qu'est-ce que je vais faire ? que répète O'Hara.

« Et nous entendîmes dans la véranda une voix de femme douce et basse. C'était la femme de Slimmy : accourue au coup de feu, elle s'était assise sur un banc, quasi hors d'état de marcher.

« – Ô Denny !... mon petit Denny, qu'elle dit, est-ce qu'ils t'ont tué ?

« O'Hara examina de nouveau la chambrée et montra les dents jusqu'aux gencives. Puis il cracha sur le carreau.

« – Vous ne valez pas ça, qu'il dit. Rallumez moi cette lampe, tas de chiens.

« Et là-dessus il s'éloigna. Je le vis sortir avec la femme de Slimmy : elle essayait avec son mouchoir d'enlever les taches de poudre sur le devant de sa tunique.

« – Tu es un homme brave, que je pensais, un homme brave et elle une mauvaise femme.

« Durant un moment personne ne dit mot. Ils étaient tous trop honteux pour parler.

« – Que pensez-vous qu'il va faire ? que dit enfin l'un d'eux. Il sait que nous en sommes tous.

« – Tu crois ? que je dis, de mon lit. Le type qui viendra me dire ça en face en attrapera. Je ne sais pas, que je dis, quelle diablerie souterraine vous avez combinée, mais d'après ce que j'ai vu je sais que vous êtes incapables de commettre un assassinat avec le flingot d'un autre… tant vous êtes capons et froussards. Je m'en vais dormir, que je dis, et vous pouvez me faire sauter la cervelle pendant que je dors.

« Mais je restai un bon moment sans dormir. Ça vous étonne ?

« Le lendemain matin on savait les nouvelles dans tout le régiment, et les hommes en racontaient de toutes les couleurs. O'Hara ne déclarait-il pas bel et bien que Vulmea s'était blessé dans la caserne en manipulant maladroitement son fusil à seule fin de se rendre compte du mécanisme. Et sur mon âme il eut l'audace de dire qu'il se trouvait justement là, et qu'il pouvait certifier que c'était un accident. Vous auriez pu renverser les types de ma chambrée avec une paille quand ils entendirent ça. Ils avaient eu de la chance que les gars étaient toujours à essayer de voir comment le nouveau flingot était fait : beaucoup même s'avisaient de faciliter la détente en fourrant des brins d'herbe ou autre chose dans la partie de la platine qui se voyait auprès de la gâchette. Elle n'était pas enfermée, dans les premiers modèles de '*tinis*, et j'ai moi-même facilité la détente du mien à plusieurs reprises. Pour moi, une détente douce cela vaut dix points à la cible.

« – Je n'aurai pas cette niaiserie ! que dit le colonel. Je vais serrer la vis à Vulmea ! qu'il dit.

« Mais quand il le vit à l'hôpital tout enveloppé de pansements et gémissant, il changea d'avis :

« – Faites-en un convalescent avant terme, qu'il dit au docteur.

« Et il en fut fait ainsi de Vulmea, pour l'exemple. Avec ses gros pansements sanglants et sa figure toute froncée par en haut d'un côté, il fit plus que n'importe quelle punition pour empêcher les gars de tripoter l'intérieur de leurs flingots.

« O'Hara ne nous donna aucun motif de son mensonge, et les types de ma chambrée étaient trop heureux pour s'en informer, bien qu'il fît peser sur eux une rancune plus lourde que jamais. Un jour, cependant, il me prit à part très poliment, car il savait l'être quand il voulait.

« – Vous êtes un bon soldat, mais vous êtes un nom de Dieu d'insolent, qu'il dit.

« – Pas de gros mots, sergent, que je dis, ou sinon je pourrais bien être insolent de nouveau.

« – Ça ne vous ressemble pas, qu'il dit, de laisser votre flingot dans le râtelier sans la clavette de culasse, car quand Vulmea a tiré, la clavette de culasse n'y était pas. J'aurais dû en trouver la cassure dans l'orifice des trous, qu'il dit.

« – Sergent, que je dis, le prix que votre vie aurait valu si la clavette de culasse avait été en place, sur mon âme, ce serait tout juste celui de ma vie à moi si je vous disais qu'elle y était ou non. Soyez heureux que la balle n'y était pas, que je dis.

« – C’est vrai, qu’il dit, en se tirant la moustache ; mais vous avez beau être un rouspéteur, je ne crois pas que vous étiez du complot.

« – Sergent, que je dis, je serais capable d’ôter la vie à un homme en dix minutes à coups de poing si cet homme m’avait déplu ; car je suis un bon soldat, et je veux qu’on me traite comme tel, et tant que mes poings m’appartiendront ils seront assez forts pour toute besogne que j’ai à faire. Ils ne me sautent pas en arrière dans la figure ! que je dis, en le regardant entre les deux yeux.

« – Vous êtes un bon, qu’il dit, en me regardant aussi entre les deux yeux. (Et vrai, il avait l’air d’un fameux gaillard.) Vous êtes un bon, qu’il dit, et je souhaiterais, pour le simple agrément de la chose, de n’être pas sergent ou que vous ne soyez pas simple soldat ; et je vous prie de croire que je ne suis pas un capon quand je dis ça.

« – Je ne crois pas que vous en soyez un, que je dis. Je vous ai vu quand Vulmea a manié maladroitement son fusil. Mais, sergent, que je dis, acceptez que je vous donne un conseil à présent, parlant d’homme à homme, sans tenir compte des galons, bien que j’aie quelque droit de parler, vu ce que je suis par nature. Il ne vous est rien arrivé cette fois-ci, et vous aurez peut-être la même chance la prochaine fois, mais à la longue, aussi sûr que la femme de Slimmy est venue dans la véranda, je vous garantis qu’il vous arrivera malheur… et salement. Songez-y, sergent, que je dis : ça en vaut la peine.

« – Vous avez de l’audace, qu’il dit en respirant fort. Beaucoup d’audace. Mais j’en ai aussi. Allez votre chemin, soldat Mulvaney, et je suivrai le mien.

« Nous n’en dîmes pas davantage sur ce sujet ni alors ni plus tard, mais l’un après l’autre, il détacha les douze types de

ma chambrée dans d'autres chambrées et les dispersa parmi les compagnies, car ils n'étaient pas d'une race faite pour les loger ensemble, et les officiers de compagnie le voyaient. Ils m'auraient tué dans la nuit, s'ils avaient su ce que je savais ; mais ils l'ignoraient.

« Et à la fin, comme je vous l'ai dit, O'Hara fut tué par Rafferty pour avoir blagué avec sa femme. Il alla son chemin trop bien… Eah, trop bien ! Droit à son but, sans regarder à droite ni à gauche il y alla, et puisse le Seigneur avoir pitié de son âme. Amen !

– Écoutez ! écoutez ! dit Ortheris, en indiquant la morale d'un geste de sa pipe. Et en voici aussi un qui a failli faire comme ce sacré Vulmea, le tout à cause de Mullins et d'un sacré bouton ! Mullins n'a jamais poursuivi une femme de sa vie. Mme Mullins, elle l'a vu un jour…

– Ortheris, m'empressai-je de dire, car les romans du soldat Ortheris sont trop osés pour être publiés, regardez au soleil. Il est six heures et un quart.

– Seigneur ! Trois quarts d'heure pour faire neuf kilomètres ! Il nous faudra courir comme des dératés !

Les Trois Mousquetaires regrimpèrent sur le pont et s'en furent hâtivement rejoindre la route de la garnison. Quand je les rattrapai, je leur offris deux étriers et la queue de mon cheval, qu'ils acceptèrent avec enthousiasme. Ortheris se tint à la queue, et dans cet équipage nous filâmes bon train parmi les ombres d'une route peu fréquentée.

À l'entrée de la caserne nous entendîmes un roulement de voiture. C'était la barouche du colonel, dans laquelle se trouvaient la femme et la fille dudit colonel. Je perçus un ricanement étouffé, et ma bête bondit en avant d'un pas plus léger.

Les Trois Mousquetaires s'étaient résorbés dans la nuit.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—
Septembre 2008
—

– Élaboration de ce livre électronique :
Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Phil, Jean-Marc, PatrickB, Coolmicro et Fred.